

SEYDOU BADIAN

NOCES SACREES



Présence Africaine

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Noces sacrées

DU MÊME AUTEUR

Le Sang des masques, Éditions Robert Laffont.

Les Dirigeants africains face à leur peuple,
Maspero.

Sous l'orage, Présence Africaine.

La Mort de Chaka (théâtre), Présence Africaine.

Congo, Éditions du Jaguar.

SEYDOU BADIAN



1
ju

Noées sacrées

(Les Dieux du Kouroulamini)

roman

PRÉSENCE AFRICAINE
25 bis, rue des Écoles - 75005 Paris
64, rue Carnot - Dakar

Voici les personnalités de notre petite ville qui, à des degrés divers, ont été mêlées à cette affaire :

L'administrateur, commandant de la circonscription : le maître, taille moyenne, grosse moustache, regard fuyant.

L'adjoint : gros visage poupin, allure fruste.

Le juge : maigre, grand, rêveur, rire bruyant, évoquant le hennissement d'un cheval furieux.

Le gendarme : grand, épais, l'air naïf.

Monsieur Jules : le gérant du campement. Taciturne, toujours seul. Rarement sur la terrasse ou au comptoir de son établissement. Plus fréquent dans l'arrière-cour, à faire les cent pas et à contempler les feuillages.

Enfin le docteur : seul Africain et seul célibataire admis au cercle des Blancs. Mince, méditatif, réservé.

Lui et M. Jules étaient nouvellement arrivés chez nous. M. Jules, quatre mois avant l'affaire, le docteur deux mois après M. Jules.

Tous ces grands habitaient le « plateau » au pied duquel somnolaient les quartiers indigènes.

Un lundi matin, un couple d'Européens se présenta à notre dispensaire. L'homme grand, beau, fine moustache, chemisette et pantalon kaki. La femme, corsage crème, une jupe de la même couleur, blonde, le nez fin, le visage légèrement allongé, lèvres gourmandes. Beauté et distinction.

Quand l'infirmier de service voulut les introduire, ils dirent préférer attendre. Cela dura au moins trois heures qu'ils occupèrent à lire les journaux, à faire les cent pas dans la grande cour et à discuter entre eux. Enfin, quand il n'y eut plus de malades, ils entrèrent. L'homme se présenta : Besnier. Et désignant la jeune femme qui l'accompagnait : « Ma fiancée, mademoiselle Baune. »

L'homme remit au docteur une lettre dont nul ne sut jamais le contenu. Après la lecture :

— Je vous écoute, Monsieur Besnier, fit le docteur, croisant les bras sur la table.

— C'est long, vous savez.

— J'ai le temps, les consultations sont terminées.

L'homme hésita.

— C'est long, vous savez, répéta-t-il.

— Commencez toujours.

Il échangea un regard avec la femme et s'éclaircit la voix.

« Il y a trois ans, j'occupais dans ce pays le poste de chef de subdivision à la Compagnie des Grands Travaux. Le bureau d'études, les chantiers, la chasse ou la pêche. Le travail me plaisait. Tout allait bien. L'Afrique m'avait réussi.

« Un jour, je fis la connaissance d'un compatriote. Il s'appelait Soret. Il était enseignant. Une sympathie réciproque nous lia. Les choses ne tardèrent pas à se gâter pour moi... Très vite Soret m'intrigua. Il habitait une maison beaucoup trop grande pour l'homme seul qu'il était. Cette maison

comportait cinq pièces, dont deux toujours fermées. Un jour, après une forte pluie, j'arrivai chez Soret. Le salon était à moitié inondé. Soret avait tout ouvert, y compris les deux mystérieuses pièces. Je vis qu'elles étaient peuplées de masques et de statuettes. Ma présence semblait gêner Soret. Je ne restai pas. De retour chez moi, je me posai des questions...

« Pourquoi Soret ne m'a-t-il jamais invité à visiter son musée ? Pourquoi ne m'en a-t-il jamais parlé ? Pourquoi ma présence semblait-elle le gêner ? Je ne trouvais pas de réponse. J'étais fortement intrigué.

« Des jours s'écoulèrent. Je voyais régulièrement Soret. Mais il ne soufflait mot des masques et des statuettes. Les mystérieuses caves étaient toujours fermées... De mon côté, je m'efforçai de les oublier. Je n'avais rien vu... Un soir, j'arrivai tard chez Soret. La maison était dans l'obscurité. Une seule pièce était faiblement éclairée... Il s'y déroulait un étrange spectacle. Soret était au milieu d'une dizaine de gens du pays. Torse nu, assis en tailleur, les yeux levés sur les murs tapissés de masques, ils récitaient des prières.

« Je fis demi-tour. Dans le vestibule, un homme m'aborda :

— Tu es nouveau ? J'ai attendu le Maître, il ne viendra plus ce soir. Je m'en vais fermer la porte.

« Je ne répondis pas. Je pressai le pas et partis dans la nuit.

« J'avais mis la main sur le secret de Soret. Il était membre d'une secte secrète.

« Je me demandai s'il avait tous ses esprits... Le sentiment qui naquit en moi fut un mélange de mépris et de pitié.

« Quelle attitude adopter vis-à-vis de Soret ? Couper les ponts ou essayer de ramener cet abruti à la raison ?

« J'étais furieux parce qu'il ne m'avait rien dit de ces choses. Il se méfiait donc de moi ?... J'étais furieux parce qu'il croyait à ces choses... Et puis, peu à peu, tout m'apparut sous un autre angle. Soret était sur une pente dangereuse. Mon aide lui était nécessaire...

« Que faire ? Je ne savais... Je continuai à le fréquenter comme si de rien n'était. Nous parlions de tout sauf de ce qui me préoccupait.

« Un jour, je trouvai Soret en compagnie d'un monsieur qu'il me présenta comme un

ami d'enfance. Le monsieur s'appelait Bellard. Il était enseignant comme Soret mais en poste dans le Sud. Une semaine plus tard, une vive discussion opposait les deux hommes. J'arrivais lorsque j'entendis Soret crier : "Tu n'y comprends rien ! Tu blasphèmes, c'est facile. Il s'agit d'un dialogue avec les dieux : d'une rencontre entre les dieux, les génies et les hommes. L'art nègre représenté ici est la forme majeure du langage sacré... Tous ces masques s'adressent à toi. Ils t'invitent à une autre vie. Ils t'expliquent un autre monde, mais seuls les bienheureux sauront les entendre."

« Bellard pouffa de rire. Je toussotai pour signaler ma présence. Bellard se tourna vers moi.

— Il est cinglé, Soret... vous avez entendu cet idolâtre ? Je saccagerai avec plaisir tous les sanctuaires et j'emporterai les têtes des dieux pour mes petits copains en Europe...

« Soret se dressa.

— Approche un seul sanctuaire... tu le regretteras toute ta vie...

« Ils se turent. Bellard mit un disque au phonographe.

« Le lendemain, Bellard vint à mon bureau.

— Il faut aider Soret. Il faut le désintoxiquer. Il est malade. Si j'étais en poste ici, je me serais procuré par tous les moyens un de ces bouts de bois mal taillés. Pas une imitation, un vrai, un authentique. Je l'aurais piétiné sous les yeux de Soret pour le sauver de ces croyances dans lesquelles il est en voie de s'abîmer. Vous pouvez quelque chose, vous !... Je vous en conjure... sauvez cet abruti.

« Je n'hésitai plus. Bellard me convainquit. D'autant plus facilement que l'idée m'avait déjà effleuré...

« Chaque fois que j'avais surpris Soret dans une de ces cases sacrées (cela arriva assez souvent), il priait face au même masque, un masque humain surmonté de cornes. C'était N'Tomo. Je crus qu'il s'agissait du plus haut dans la hiérarchie des Dieux. Je le choisis pour cible...

« Trois jours après le départ de Bellard, je fis venir des marchands de masques et statuettes. Je promis une forte somme à celui qui pourrait me procurer un N'Tomo authentique. Je les mis en garde contre toute idée de vouloir me bernier. J'étais connaisseur. Il me fallait un vrai Dieu.

« Les marchands ne répondirent pas. L'un d'eux se leva, puis tous. Ils disparurent, c'était perdu... Comment parvenir à mes fins ?

« L'idée me vint de m'adresser aux domestiques du Grand Campement Hôtel. Je savais que certains d'entre eux jouaient les intermédiaires entre les collectionneurs et la brousse.

« Cette initiative fut payante.

« Un mois plus tard, j'étais en possession de N'Tomo. C'était une fin d'après-midi. Je me rendis aussitôt chez Soret. Il était dans le salon, absorbé par la lecture d'une revue. Sans un mot, je plaçai N'Tomo sur la table d'apéritif. Soret sursauta. Il me fixa, terrible. Il posa le journal et s'installa en tailleur devant N'Tomo. Je ricanai.

— Ça va pas non, Soret ? Qu'est-ce qui te prend ? Du bois mal taillé... Tu es complètement dingue...

« Comme si je n'existais pas, Soret demeura immobile, les yeux sur N'Tomo...

« Après de longues minutes, il se tourna vers moi.

— Emporte-le...

— Non... c'est ton Dieu. Je te l'ai amené.

— Emporte-le et va-t'en avec la malédiction qui, désormais, ne te quittera plus.

« J'éclatai de rire.

— Pauvre type. Tu crois à ces âneries. Mais voyons, ressaisis-toi, abruti !

— André, tu ne seras plus jamais l'homme que tu as été. Tu ne seras plus jamais l'homme que tu es. Tu ne seras plus jamais celui que tu ambitionnes d'être. Pas un des projets que tu nourris ne verra le jour... Tu seras le véritable jouet d'un destin capricieux, déroutant et cruel. Tu porteras dans ton esprit une poignée de fourmis et de termites.

« J'éclatai de rire à nouveau. Mais cette fois pour me donner bonne contenance. Soret m'avait ébranlé. Dans sa voix il y avait quelque chose d'étrange. Quelque chose qui n'était ni du théâtre ni de la démence.

« Il me fixa longuement, sans ciller, et tourna le dos.

« Tard dans la nuit, il me fit porter un mot. Il ne désirait plus me revoir.

« Je n'ai pas dormi cette nuit-là. La voix de Soret et les mots de Soret ne me quittèrent pas. Je les avais dans la tête. Ils s'agitaient en moi. Ils m'agitaient. De plus, les chiens du quartier rassemblés devant ma porte hurlèrent à la mort jusqu'à l'aube.

« Le matin, mon boy Touka, un garçon

docile, plein de dévouement, arriva comme d'habitude en chantonnant. Il alla se mettre en tenue de travail dans la petite pièce où il avait ses balais et chiffons. Il remplit le seau pour laver les carreaux. Mais, dès qu'il eut franchi le seuil du salon, il s'arrêta net (N'Tomo lui faisait face). Je l'observais. Il me chercha du regard. Et, sans même l'habituel "Bonjour, monsieur", il me dit d'un ton triste et dur : "Pas bon... Pas bon..."

— Pourquoi ?

« Il répéta :

— Pas bon !

— Allez, allez ! Fais ton travail, ne t'occupe pas de ça.

— Non, Monsieur, je m'en vais.

« Discussion. Lui, si doux, si soumis, me tenait tête, presque insolent. Je ne le reconnaissais plus. Je lui parlai de préavis, le menaçai de prison, rien. Il n'en voulut pas démordre. Nous étions le vingt du mois. Il s'en alla.

« Une heure plus tard, le cuisinier se présentait flanqué d'un interprète. D'habitude, c'était par le boy que nous arrivions à communiquer. Le jeune homme qui l'accompagnait m'expliqua que Samba devait quitter

la ville. Il y était obligé. Il avait perdu son frère aîné au village. Conformément à la coutume, il devait prendre les femmes du défunt et élever ses enfants.

« Je lui proposai une permission d'absence de trente jours afin qu'il puisse régler ses problèmes familiaux. Je tenais à lui.

« Le vieux cuisinier accepta ma proposition, mais je savais qu'il ne reviendrait pas. Il ne revint pas.

« Le soir, au retour du chantier, je me retrouvai seul. Je me mis à réfléchir. Soret, le boy, le cuisinier. Tous m'avaient abandonné. Que faire ? Remettre N'Tomo dans son sanctuaire ? Je ne savais pas où se trouvait son sanctuaire. Je n'avais aucune trace de l'inconnu qui me l'avait vendu.

« Un temps désespéré, je finis par me rassérer. Superstition, superstition, tu deviens fou : que peut contre toi un bout de bois mal taillé... ? me dis-je.

« Le temps menaçait. L'orage éclata. L'éclair envahit ma chambre. Je vis N'Tomo en face de moi, à un mètre environ, alors que je l'avais laissé au salon. Je me levai, ouvris la porte de la chambre. N'Tomo était bien au salon. Je revins dans la chambre, le même

phénomène : l'éclair dans ma chambre, N'Tomo en face de moi. J'en conclus que j'étais intoxiqué, que Soret et les domestiques m'avaient influencé. Je me mis à rire aux éclats tout seul, dans l'obscurité. »

On frappa à la porte, Besnier se tut. La tête d'un infirmier parut dans l'entrebâillement de la porte.

— Docteur, c'est pour vous.

Mlle Baune soupira.

— Je passerai au campement demain, fit le docteur. Mon adjoint sera de retour cet après-midi. J'aurai le temps.

Le matin de bonne heure, Mlle Baune était dans le salon du docteur. Elle avait les traits tirés, les cheveux dans un vague foulard bleu clair. Son fiancé avait passé une très mauvaise nuit. Il valait mieux remettre la visite à l'après-midi.

La nuit du docteur n'avait pas été excellente non plus. Besnier l'avait tenu éveillé. Ce grand garçon avec ses cheveux coupés en brosse. Ses épaules d'athlète. Son visage bouleversé. Ses grimaces. Ses yeux inquiets et inquiétants...

L'après-midi, le docteur vint au campement. M. Jules était absent, les serveurs africains l'accueillirent. Ils étaient trois. Tous s'arrêtèrent au milieu de la terrasse pour voir le docteur entrer chez ses clients.

— Docteur, puis-je vous offrir quelque chose avant qu'André ne reprenne ?

— Un verre d'eau, Mademoiselle.

— Ah ! Pourquoi ?

— Je ne suis pas en forme.

— Un whisky très léger, je vous le promets, très léger. Je vais vous servir moi-même.

Le docteur accepta. Mlle Baune rappela à son fiancé le point où il avait laissé son histoire : la nuit d'orage.

« Cette même nuit, enchaîna Besnier, j'entendis des gémissements qui paraissaient

venir du salon. Je m'y rendis par deux fois, rien. Pas âme qui vive. Je décidai que mon boy ou quelqu'autre garnement me faisait une farce. Je me mis au lit. Infernal bruit de vaisselle. Je ne me dérangeai pas.

« Le lendemain, au retour du bureau, je constatai que le masque n'était pas dans la position où je l'avais laissé. Il était bien sur le piano, mais de biais. Cela m'intrigua. La porte était bien verrouillée. Il n'y avait aucun autre accès. Finalement, je me dis que j'avais dû le déplacer... Je me cramponnai à cette idée. Elle m'était indispensable.

« À la fin de ce mois, un télégramme de notre direction centrale m'appelait à Marseille. »

Besnier se tut, but une gorgée, garda son verre en main et se raidit. Mlle Baune lui mit la main sur l'épaule, il tressaillit et poussa un long soupir.

« À Marseille, le Directeur Général m'accueillit en personne. Il m'annonça ma nomination au poste d'adjoint avec résidence à Paris. Je n'en revenais pas. En quittant l'Afrique, je me croyais mis à la porte. Mes rapports avec mon patron s'étaient détériorés sans que je sache pourquoi. Il me parlait peu,

alors que nous avions l'habitude de nous concerter au moins deux fois par semaine. Sans raison apparente, il ne m'appela plus et me battit froid. Son attitude et celle des Africains qui me boudaient m'avaient troublé. Je m'étais senti fragile à la Compagnie. L'idée m'était venue de chercher ailleurs.

« J'avais pris des contacts, enregistré des propositions pour lesquelles j'avais sollicité un temps de réflexion. Lorsque notification me fut faite de mon rappel, mon premier réflexe fut de refuser. Étant en Afrique avec d'autres possibilités en perspective, pourquoi ce voyage superflu ? Mais après réflexion, je me dis qu'il fallait "les écouter", d'autant plus que mon chef direct paraissait aussi surpris que moi. J'étais promu Adjoint au Directeur. Mais finie l'Afrique Noire ! Refuser et chercher ailleurs ? Mes patrons étaient puissants... »

On frappa à la porte. De l'embrasure, un garçon hilare demanda s'il pouvait servir

quelque chose. Non, fit Mlle Baune. Besnier réclama des arachides salées.

Mme Jules arriva à son tour, insista pour une boisson, n'importe laquelle, à ses frais.

— C'est ma tournée, vous n'allez pas me refuser cela ?

Mlle Baune hésita, interrogea le docteur du regard. Celui-ci accepta.

— À la bonne heure, fit la voix fluette de la patronne.

« Ma première nuit à Marseille fut désagréable, reprit Besnier. La Compagnie m'avait réservé une de ses villas de passage, un peu en retrait de la ville. Elle était confortable. De beaux parterres la ceinturaient. Jardin avec quelques arbres fruitiers.

« J'avais le cafard... Je fis le tour des boîtes de nuit. Je rentrai tard, me jetai tout habillé sur le lit et m'endormis.

« Un vacarme terrible me tira du lit. Vitres et portes claquaient à rendre fou. Pourtant, point de vent, ciel limpide. Après avoir fait le tour des environs, je revins à mon lit.

« Au bout d'une demi-heure, gémissements, cris et rires emplirent la maison. Je bondis. J'allumai toutes les lampes. Je fouillai les pièces l'une après l'autre, rien.

« C'est mon imagination qui travaille, me dis-je. Hallucination ?

« Je demandai une voiture à la station de taxis et allai passer la nuit dans une chambre d'hôtel.

« Je me levai le lendemain avec un besoin irrésistible de m'ouvrir à quelqu'un. D'avoir un autre avis sur cette étrange vie dans laquelle je me trouvais. Je contai toute l'histoire au Directeur Général.

« M. Mornet m'écouta. Puis il se leva, arpenta la pièce.

— Une seconde, murmura-t-il.

« Il disparut puis revint avec une liasse de vieux papiers chiffonnés et jaunis. Il en tira un cahier, l'enroula et le plaça sur ses genoux.

— Besnier, me fit-il, suivez-moi bien. Ce cahier a coûté la vie à un homme, un vieux fonctionnaire colonial qui s'était pris de passion pour l'univers secret des Bambara. J'avoue qu'il a été un peu plus loin que vous. Il a cherché à se faire admettre parmi les élus du sommet. Après sept ans de démarches, il

■ fini par gagner. Mais, en dépit des mises en garde, il n'a pu résister à la tentation de vouloir révéler ce qu'il avait appris. Il a péri. Comment ? De la manière la plus banale. Au retour de la première séance de consécration, il s'est mis à écrire et la mort l'a frappé le même soir à sa table de travail. Pour moi, le peu qu'il a laissé est fabuleux. Mais écoutez plutôt :

« Mornet s'éclaircit la voix et ouvrit le cahier :

« *Nous sommes sur la grande place autour du Bois Sacré. Comment les autres sont arrivés là ? Je n'en sais rien. Moi, ce fut les yeux bandés depuis le village. On ne me libéra la vue que lorsque je fus installé au milieu d'une foule dont je ne reconnus personne.*

« *La place baigne dans l'étrange : clair de lune et silence. Tous sont immobiles : cadavres ou fantômes ? Aucun bruit. Pas même le plus mince murmure du vent ni le froissement des feuilles ou des boubous. Silence de cimetière. Tout d'un coup, le tintement liquidien d'une sonnette. Une outarde se pose.*

« *Les grands maîtres, Koungoba et Dienfa, que j'arrive à reconnaître, se lèvent. Les mains derrière le dos, dans un balancement cadencé,*

ils se dirigent vers le plus haut fourré du Bois Sacré. Pendant ce temps, nous autres, accroupis, hochons la tête au rythme de leur danse en murmurant des vœux qu'une voix lointaine nous dicte...

« Soudain, le silence succède au bourdonnement. Les deux hommes viennent de disparaître dans la nuit des taillis. On attend, solennels, le souffle mince, l'attention aiguë...

« La sonnette reprend, Koungoba et Dienfa reparaissent, suivis d'un étrange cortège : un homme chevauchant une gigantesque panthère de bois portée par huit gaillards en cagoule rouge ornée de cauris. Une clameur salue le cortège. Les yeux au ciel, nous levons les bras. À ce moment, l'étrange atteint son point culminant. Un autre univers nous envahit. Une lueur gigantesque jaillit au-dessus des collines, là-bas, à l'extrême sud du village. La lueur s'étend, envahit l'horizon puis s'élève, laiteuse, frémissante, et se fige, jetant un voile blafard sur les arbres et les rochers. Tout le monde est debout, les mains sur la poitrine, les yeux au sol. La lueur se ramasse, crue et aveuglante. Puis elle s'écoule des hauteurs, enjambe le village et, dans un roulement de tambour, vient inonder la place. En un clin d'œil, on la voit se

rétrécir, envelopper l'inconnu chevauchant la panthère de bois et s'élancer vers le sommet de la nuit. Nous nous couvrons la tête de nos tuniques. Les trompes retentissent... Du Bois Sacré une voix tonne :

« Par cette colonne de lumière, l'inconnu chevauchant la panthère doit gagner les nuées, posséder la déesse rebelle Gnenemba et revenir avec son pagne de fibres d'étoiles pour la remise à neuf de l'habit qui devra assurer sang et racines aux rêves des hommes. L'inconnu va tenter de rajeunir le monde en répétant l'acte grâce auquel les premiers jours de l'Univers avaient été libérés de la menace du Néant.

« Que chacun de nous sache ceci : À l'aube des temps, la déesse Faro se déchaîna contre les hommes. Elle menaçait de les détruire par les feux qui incendiaient cases et récoltes, les eaux qui emportaient bêtes et gens. Les sacrifices ayant été sans effet, l'ancêtre Dounamba s'isola dans un lointain bosquet. Après dix-sept jours et dix-sept nuits sans sommeil ni nourriture, une panthère vint se coucher à ses pieds. En même temps qu'une voix chuchotait : "Monte, si tu es un homme, tu le seras davantage."

« Dounamba chevaucha la panthère. La panthère s'éleva jusqu'à la septième couche des

nuées où résidait Faro à la chevelure de coton noir, Faro aux yeux d'aurore flamboyante.

— *Qui es-tu ? cria-t-elle à Dounamba.*

« *L'ancêtre garda tout son sang-froid et répondit :*

— *Je suis celui qui porte en lui le rythme de l'outarde, l'oiseau dont le plumage est né de la toison des cieux. Je sais la source et les vertus de la bave de l'outarde. Je suis maître de ma démarche. Je sais allonger le chemin, faire durer le voyage pour le bonheur de l'autre.*

« *La déesse garda le silence un temps.*

— *Entends-tu quelque chose lorsque les ailes de l'outarde sont au repos ? cria-t-elle de nouveau.*

— *Oui. J'entends la source dans les rochers, le grondement furieux du torrent, le rugissement du lion à demi vaincu.*

— *Que vois-tu ?*

— *Je vois le souffle de la nuit couvrant l'éclat de midi. Je vois les griffes de la panthère jouant dans la chair du Titan.*

« *La déesse Faro avança vers Dounamba. Dounamba avança vers Faro. Il avait les yeux mi-clos, l'ancêtre, car la déesse portait autour des reins un pagne de soleil qu'aucun regard humain ne pouvait affronter. Lorsqu'ils furent*

à une coudée l'un de l'autre, Faro eut un frisson. Elle se raidit. Puis elle s'abandonna. Dou-namba la domina et lui arracha le pagne sacré.

« Depuis, Faro fut déchue. Elle quitta les nuées pour devenir simple génie des eaux. La possession du pagne autorisa les hommes à rêver des Dieux.

« Mais il reste six déesses rebelles, six pagnes miraculeux. Le jour où les hommes les posséderont, l'aurore de la grande harmonie se lèvera sur le monde. »

« La voix se tait.

« Plusieurs clochettes tintent à la fois. Les trompes sonnent longuement, puis le silence revient. Au bout de deux heures environ, deux hommes, toujours en cagoule rouge, arrivent au milieu du cercle, puis quatre autres portant le corps de l'inconnu qui chevauchait la panthère. La voix se lève de nouveau :

« La déesse Gnenemba a vaincu l'envoyé des hommes. Il est mort. Tous les rêves ne sont pas encore faits pour les hommes. Ceux qui s'élan-

*ceront vers les chimères perdront leur qualité
leur âme d'homme. »*

« Mornet ferma le cahier.

— Voyez, Besnier, avec quoi vous avez joué ! J'ai connu moi aussi cette maladie. J'ai voulu, comme vous, sonder l'inconnu barbare. J'ai longtemps été fasciné par Komo, fameuse société secrète. Plus d'une fois, suis arrivé dans les villages pendant ces manifestations. La nuit à mi-course. Les clochettes. D'étranges sons produits par des instruments qu'aucun Occidental n'a pu identifier. Les ruelles vides. Le silence de la mort. Un soir, la volonté de passer à l'action m'a poussé, j'avance en compagnie d'un interprète, Alassane, un musulman qui n'avait que mépris pour les idolâtres. Soudain, au silence fait suite un frémissement de tout ce qui nous entoure. Des hurlements partent de la nuit.

« Géant vert au milieu du fleuve

Géant vert au milieu de la rivière

Arbre au souffle de feu

*Il arrive, l'homme qui ne sait rien de
source,*

Et le torrent le jettera contre le rocher,

Et il ne sera plus que boue de chair et de sang. »

« Nous nous arrêtons, Alassane et moi. Nous écoutons une deuxième fois et, sans un mot, nous rebroussons chemin.

« Le lendemain, au réveil, Alassane était mort. J'ai été guéri depuis.

« Komo est au sommet de la hiérarchie des Dieux. Lui ne pardonne rien.

« Celui auquel vous vous êtes attaqué, N'Tomo, appartient à la Jeunesse. Il n'est ni Dieu de haine, ni Dieu de sang. Par certains côtés, il rappelle Dionysos. Les garçons le fêtent à la moisson. Les filles n'osent ni l'approcher ni s'en éloigner. Le fouet des garçons les repousse. Cependant N'Tomo ne peut se passer d'elles. Elles jouent le rôle de bacchantes d'un autre genre. Habituellement, N'Tomo ne tue pas. Il tourmente, mais que réserve-t-il à vous qui l'avez si gravement offensé ? Je n'en sais rien. Je vous propose de laisser ce masque ici, la suite des événements nous dictera la conduite à suivre.

« J'acceptai la proposition de M. Mornet. Je

lui laissai tous mes masques et statuettes à Marseille et montai à Paris.

« À Paris, mon séjour fut bref cette année-là. Six mois pendant lesquels j'organisai mon travail, me familiarisai avec les milieux qui m'intéressaient : banques, bureaux d'études, etc. Mon entourage observa à mon égard une attitude qui, pour moi, découlait des consignes venant de M. Mornet. Non seulement aucun de mes collaborateurs ne s'aventurait à faire la moindre allusion à mon séjour africain, mais quand je l'évoquais, personne ne s'y intéressait et aussitôt était avancé un autre sujet sur lequel chacun avait, comme par hasard, un mot à dire. On voulait peut-être me faire oublier. Comme si cela était aisé. J'avais ce pays dans la peau. Je le portais en moi. Et plus mon entourage s'obstinait à l'ignorer, plus il s'affirmait en moi. Il m'envahissait. Bientôt tous mes rêves furent alimentés par l'Afrique. Les premiers temps, c'étaient de gentils rêves, mais au fil des jours N'Tomo les domina. Je me voyais au bureau avec une délégation de manœuvres africains dirigés par N'Tomo. Nous avions des discussions auxquelles j'étais habitué : sanctions à

revoir, augmentations de salaires, primes à distribuer, avances de solde pour les fêtes traditionnelles. N'Tomo me tenait tête. Apre, supérieur, il avançait des arguments auxquels je ne pouvais rien opposer. J'étais battu à chaque rencontre. Je me fâchais, bafouillais. N'Tomo, calme, ironique, me dominait, me ridiculisait. Je me réveillais las, souvent avec de la fièvre. Parfois, j'étais à la chasse ; mais au lieu de mon guide habituel, Souleymane, j'avais N'Tomo à mes côtés. Nous discussions. Il n'était jamais de mon avis. Mais il avait toujours raison. Les pistes qu'il indiquait se révélaient intéressantes. Celles que j'empruntais contrairement à son avis ne menaient à rien. Nous tournions en rond pour aboutir à des impasses. Il ricanait d'un ricanement angoissant. Quelques rares fois, je me voyais seul à la chasse, j'abattais une bête, mais quand j'allais la chercher, elle avait disparu. À sa place, il y avait N'Tomo qui ricanait.

« Il m'arrivait aussi de me voir en compagnie de Soret, parlant sculpture africaine, sociologie et histoire. Mais, au milieu des débats, N'Tomo surgissait, hautain, implacable, me traitant en petit écolier. Devant lui, j'étais sans moyens, il me congédiait après

m'avoir couvert de sarcasmes. Je me retirais, piteux. Invariablement accompagné de ce ricanement que je connaissais. C'était affreux. Mais malgré tout cela, l'Afrique me manquait. J'éprouvais un certain malaise dans les rues. Cette foule européenne me semblait sans âme. Je cherchais en vain ces couleurs, palpitantes sous le soleil, que j'avais connues. Cette vie aux mille voix : exclamations aiguës, rires sonores, libres, sourires lumineux qui créent en vous, passant non concerné, un besoin irrésistible de communiquer, de participer, de vous insérer au mouvement qui entraîne ces hommes, ces femmes. Les tam-tams (Oh ! Que ce mot est dérisoire !), je les cherchais et ne les retrouvais que dans ma mémoire. Le son grave, majestueux du "Bara" ; les danseurs à l'allure martiale, dans leurs amples boubous s'évasant avec une souplesse et une dignité qu'il faut avoir vues. La frénésie des "Mandjani", danseuses sacrées, torse nu, pantalon cramoisi orné de cauris. L'Afrique me manquait jusqu'aux orages dont la violence apprend, démontre la toute-puissance et aussi la générosité des forces primordiales.

« L'Afrique des vieux chasseurs hiératiques, hérissés d'amulettes, le bonnet couleur de

terre avec ses franges de cuir, ses cauris : énigmatiques paupières ossifiées. La chasse... Je l'ai essayée. La misère de l'exil ! Quelques coups de fusil sur les faisans, les perdreaux, les lapins et autres cailles, moi qui, en Afrique, m'abstenais d'épauler quand l'antilope cheval ou l'élan de Derby n'étaient pas de taille à impressionner mes amis !

« Je souffrais, réduit dans mes dimensions. Je n'étais plus libre. J'étais en quarantaine parmi mes collègues. Je résolus de chercher l'espace du salut. Mais où ? Du côté de la maison ? Aucun espoir. Mornet avait dû faire la leçon à tout le monde. Dès que j'évoquais l'Afrique, je me heurtais à un mur de silence. Parfois on me fuyait. On me laissait planté là. On haussait les épaules ou on me rabrouait vertement : "Tu nous ennues, avec ton Afrique !" Que faire ? J'allais au jardin zoologique. Je visitais les oiseleurs, admirant les mange-mil, les perruches et perroquets, les imaginant dans les feuillages des figuiers, des "néré". Striant le ventre calme et serein du ciel matinal. L'herbe folle d'hivernage me fouettait les jambes. Les lianes frémissaient. Les termitières m'interrogeaient. Les champs d'arachides : vert tapis aux boutons dorés, le

gombo et ses cornettes, orange et sang, la chevelure bouffante du fonio, les ombrelles du manioc, le niébé rampant, les cases des villages... Des heures durant, je passais d'un oiseleur à l'autre, d'une cage à l'autre, nostalgique; amusé, irrité. Période d'une relative détente, malheureusement trop courte. Ayant vite fait le tour des marchands, je décidais de m'accrocher à autre chose.

« Flânerie au quartier Latin dans l'espoir de communiquer avec des étudiants africains : échec. Jeunes gens hostiles. À peine parlais-je de l'Afrique, qu'ils se hérissaient. Certains me traitèrent de colonialiste, d'exploiteur et me menacèrent de la révolution prochaine. Désespéré, je traînais ma misère au bureau, à la maison, dans la rue. C'est dans cet état que je fus envoyé à Londres.

« En Angleterre, mon programme ne me laissait pas le temps de souffler : étudier les nouvelles techniques de terrassement, faire connaître notre expérience à nos associés, voir les constructeurs au service de la Compagnie, suivre dans les détails la fabrication des nouveaux engins dont les projets avaient été

Elaborés par notre bureau d'études. Les premiers mois, j'allais de séance de travail en séance de travail, d'une usine à l'autre.

« Cependant, malgré cet emploi du temps éprouvant, je n'arrivais pas à me défaire de l'Afrique. Certes, les rendez-vous oniriques s'espacèrent. Une ou deux fois par semaine seulement, je voyais N'Tomo. La volonté de me libérer de l'emprise de mes souvenirs se développait en moi, du moins c'était mon sentiment. J'étais en passe de me croire "guéri" ou en voie de l'être, quand M. Walter, un de mes collègues revenu du Kenya, m'inyita à visiter avec lui un musée privé. J'acceptai aussitôt. Mais, après réflexion, je voulus me récuser. Impossible, il s'accrocha, me proposant une date ultérieure si j'étais retenu par d'autres obligations. Il tenait à me faire connaître cette merveille, assurait-il. Je savais que je ne pouvais lui échapper. Quelle raison invoquer ? Je devins maussade. J'avais comme un pressentiment. Mais la volonté de résister me manqua. On eût dit qu'une force obscure me poussait. La catastrophe arriva dès que j'eus franchi le seuil du musée.

« Je ne me trouvai pas devant des masques et des statuettes, mais j'avais en face de moi

des visages d'hommes et de femmes qui m' parlaient. Rictus, sourires amers, grimaces de douleur et de dérision, rires cruels. Je me sentis pris dans un univers, au milieu d'une foule, qui criait, parlait, riait, pleurait, et chaque mot, chaque cri, résonnait en moi et retentissait autour de moi avec une sonorité d'angoisse. Je me retournais sans cesse. Autour de moi, d'autres visiteurs. Ils ne devaient rien sentir, rien entendre. Pour eux, il n'y avait que des objets d'art. Ils étaient dans un musée d'art primitif. Je les enviais. Qui était de bois ? Qui était de chair ? Tout d'un coup, face à une statuette de tambourinaire j'entendis des sons aigus qui s'enchaînaient, chevauchaient, et finalement devenaient une longue et lente plainte. Puis le grondement des tambours royaux. Toutes mes fibres se tendirent, une sombre ivresse gagnait mon être et faisait frémir en moi tout ce qui vit, aime, pleure mais ne meurt pas. Je regardai autour de moi. Les visiteurs avaient disparu. Une clameur s'éleva. Je me retournai vers les visages de bois, mais je ne les retrouvai plus. Le musée était vide. Une immense salle nue. Je marchai à reculons vers la sortie. Des ricanements par

lirent de tous côtés. Je fermai les yeux. Quand je les ouvris, je me trouvais au milieu de dizaines de N'Tomo. Je fermai les yeux de nouveau. Puis je m'élançai vers la sortie.

« Cette nuit-là, je ne fermai pas l'œil. L'Afrique m'absorbait. Ma propre collection de masques et statuettes défilait sous mes yeux. Je fus comme tiré d'un rêve. Comment pourrai-je tenir un jour de plus ? Au bureau, distrait, sombre, je n'arrivais pas à m'occuper. M. Walter m'observait à la dérobée.

« Le lendemain, il y eut une séance de travail au cours de laquelle mes collègues furent effarés lorsqu'en ouvrant les débats, je déclarai :

— J'ai reçu de Mr. N'Tomo un rapport critique sur le projet n° 23.

« Tous posèrent sur moi des yeux étranges. Un silence suivit. Je repris :

— Dans son rapport critique, Mr. N'Tomo affirme que...

« Lovel, un ingénieur de grande compétence, m'interrompt :

— Avez-vous fait appel à un technicien japonais ?

« À mon tour, je fis de gros yeux.

— Un Japonais ? Pourquoi un Japonais ?

— Et Mr. N'Tomo, qui est-ce ?

— Qui a prononcé ce nom ?

« Bruits de chaise, affolement. Les Anglais se levèrent en désordre, je perdis connaissance. On me transporta dans une clinique. Première cure de sommeil. Une semaine de repos. Je regagnai Paris. »

Besnier se tut, fixa le mur, bizarre. Puis il grimaça, se raidit, serra les mâchoires et pointa le doigt devant lui. « Il est là, là... derrière vous... » Il ricana. « Vous l'entendez... » Le docteur se retourna. Mlle Baune prit le bras de son fiancé, le fit lever, l'entraîna vers la fenêtre, lui présenta un verre d'eau et deux comprimés. Besnier avala les médicaments.

— Allongez-vous. Je reviendrai tout à l'heure, fit le docteur.

Quelques heures plus tard, Besnier reprenait.

« Mornet arriva à Paris. La nouvelle de sa présence m'emplit de joie. J'allais récupérer

ma collection. Car toutes mes pensées étaient absorbées par mes masques et statuettes. Une obsession.

« Un soir, il vint, accompagné de ma sœur. Pourquoi ma sœur ? L'annonce de cette visite m'inquiéta. Ce fut par un laconique coup de téléphone qu'elle me prévint. J'eus l'intuition que la venue de M. Mornet avait un rapport avec N'Tomo. Les Anglais, me dis-je, l'avaient informé. Je fumai sans arrêt en les attendant, après avoir soustrait à leur vue tout ce qui pouvait évoquer l'Afrique : bibelots, cornes d'antilopes aménagées en cendrier, tapis en peaux de biche, de civette, œufs d'autruche revêtus de cuirs. Je me trouvais dans un salon nu qui, j'en étais sûr, plaiderait pour moi.

« La mine défaite de M. Mornet me fit rapidement perdre mes illusions. Rien ne pouvait justifier l'air qu'il avait. La séance de travail au cours de laquelle je m'étais trouvé mal ne pouvait l'expliquer. Nous pouvions tous connaître des moments d'inattention, voire de distraction. Mais peut-être s'agit-il de ma santé ? Si le malaise qui m'avait conduit à la clinique n'était pas, comme me l'avaient affirmé les médecins, simple fatigue, surmenage, mais une affection mettant ma vie en

danger ? Cela me parut fort plausible. J'errais d'hypothèse en hypothèse, sans pouvoir me fixer. Chacune paraissant à la fois vraisemblable et impossible.

« Pris d'impatience et incapable de garder mon calme, je servis du jus de fruit. M. Mornet posa la main sur son verre et commença son discours.

— Madame Bernard, fit-il d'une voix dramatique, je vous ai demandé de m'accompagner pour que vous soyez témoin de ce que je vais dire à votre frère. C'est un garçon pour lequel j'ai beaucoup d'estime, ce qui explique ma démarche. Il y a environ un an et quelques mois, nous eûmes un entretien dont, je suis certain, Besnier a tous les termes en mémoire. Il s'agissait d'un masque sacré qu'il avait ramené d'Afrique, un Dieu : N'Tomo. Depuis, Besnier a connu certains phénomènes étranges. Il s'en est ouvert à moi le lendemain de son arrivée à Marseille. Je lui ai conseillé de me laisser cette idole. Besnier est jeune. Il a les défauts et les qualités de la jeunesse, une certaine témérité et un esprit frondeur. J'ai connu, à son âge, il le sait, la passion de l'art négro-africain ; je m'en suis libéré grâce à Dieu. C'est en ami et vieil Afri-

cain que je suis ici. Depuis le jour où il m'a laissé N'Tomo, ma vie s'en est ressentie. J'ai connu des nuits épouvantables. Ce masque, nous les traits de mes familiers, a troublé mon sommeil. Je le voyais en rêve, tantôt Président de la Chambre de Commerce, tantôt tel ou tel de mes collaborateurs, tantôt Directeur Général de la Banque du Sud. Dans les discussions, j'étais en état d'infériorité. N'Tomo m'écrasait, me ridiculisait et, quand j'étais à bout, il avait un ricanement qui m'arrachait le cœur. C'est un avertissement. Si Besnier ne rend pas ce Dieu à ses fidèles, d'autres phénomènes plus sérieux interviendront et nul ne sait jusqu'où cela peut aller.

« Ma sœur était horrifiée. Elle resta bouche bée un temps.

— Quoi ? Quoi ? gémit-elle quand elle put se ressaisir. Qu'est-ce que c'est que cette histoire, André ?

— Je ne sais pas s'il en mesure toute la portée. Personnellement, je trouve qu'il ne faut pas badiner avec ces choses-là, reprit Mornet sentencieux. Il y a quelque vingt ans, un de mes amis s'est trouvé dans pareille situation. Il avait acquis la statuette d'une reine bambara qui avait été décapitée pour sacrilège.

Longtemps après sa mort, on se rendit compte que la pauvre avait été victime d'une machination. Ses sujets, pour apaiser son esprit, lui firent une statuette à laquelle les offrandes étaient faites. Eh bien, durant les huit mois que mon ami garda cette statuette, il souffrit de douleurs cervicales dont aucun médecin ne put le soulager. Un de nos anciens, plus versé dans les affaires africaines, lui conseilla de se débarrasser de la statuette. Il en rit tout d'abord. Mais il finit par céder et l'offrit à un de ses médecins. Ce médecin, un mois plus tard, accusait les mêmes maux. Instruit par ses relations, il remit la statuette à notre ami. Les douleurs que celui-ci ne connaissaient plus revinrent. Notre "ancien" qui l'avait conseillé de se débarrasser de la statuette avait insisté auprès de lui pour qu'il ne soit pas tenté une seconde de la détruire. Mon ami fit le voyage en Afrique, rendit la statuette à ses gens. Il se trouva du même coup débarrassé de ce mal contre lequel la médecine moderne s'était avérée inopérante. Or N'Tomo est un Dieu, vous pensez !

« Ma sœur s'effondra. J'étais furieux. Le geste de Mornet me parut inadmissible. Mais

Je fus terriblement troublé. M. Mornet à Marseille, moi à Paris et à Londres, les mêmes angoisses, les mêmes cauchemars. Je me mis pourtant à rire comme si je trouvais tout cela grotesque. Mornet me regarda, les yeux pleins de feu, puis haussa les épaules.

— Avez-vous mes masques et statuettes ?

— Oui, je les ai ramenés avec moi, car vous seul pouvez remettre les choses en ordre.

— Bien, je vais réfléchir.

— Réfléchir, cria Evelyne, réfléchir ? Qu'as-tu à réfléchir, c'est tout réfléchi, rends ce fétiche à ses adorateurs, ou alors ne me parle plus.

« Mornet vint à mon secours.

— Non, Madame Bernard, laissez-lui le temps de mettre ses idées en ordre.

— Promets-moi de rendre cet infâme objet.

« Mornet, à ces mots, sursauta et posa sur moi des yeux las, impuissants.

— Je te promets de faire ce qu'il faut.

« Ils me quittèrent. Quelques minutes plus tard, le Directeur Général revint seul. Du seuil du salon, il me fixa.

— Il était fabuleux, ce musée que vous avez visité à Londres, n'est-ce pas ? Son proprié-

taire, Lord Tenwood, est dans un asile psychiatrique depuis deux ans.

« M. Mornet toussota et tourna les talons.

« Deux heures après leur départ, une camionnette vint déposer mes caisses. Je les rangeai dans ma bibliothèque et, malgré mon désir de revoir mes masques et statuettes, je n'osai les sortir. Après ce qui m'était arrivé à Londres, et surtout après avoir entendu M. Mornet, j'avais perdu ma belle assurance. Je considérais N'Tomo avec un autre œil. Je tournais en rond, allant à la malle où N'Tomo se trouvait, mettant la main dessus, puis me ravisant, indécis.

« Cette nuit-là, je me trouvai dans un village africain abandonné. Les ruelles vides, les cases fermées, pas un homme, pas un animal, Je criais : "Où êtes-vous ? Il n'y a personne ?" L'écho répondait : "Où êtes-vous ? Il n'y a personne ?" Je courais de ruelle en ruelle, de maison en maison, rien. Rien que du vide, du silence. Épuisé, je m'assis au milieu de la rue centrale. Tout d'un coup, une foule hurlante : "Saisissez-vous de lui ! Qu'il ne nous échappe pas !" Je m'élançai à toutes jambes. Mais, à chaque issue, se tenait un vieillard, brandissant un chasse-mouche : "Pas ici !" Volte-

face : je prenais une autre piste, mais au bout le même personnage : "Pas ici !"

« Je me réfugiai alors dans une case. Mais quand je me crus en sécurité, N'Tomo apparut avec son ricanement "Dehors !" Je repris ma course. Les villageois s'étaient scindés en plusieurs groupes. En fin de compte, ils me cernèrent, tous masqués : des centaines de N'Tomo. Je me mis à hurler : "Épargnez-moi, épargnez-moi !" Mon domestique, Alphonse, me réveilla.

— Monsieur a des cauchemars, Monsieur doit avoir de la fièvre. Je vais faire une tisane à Monsieur.

« Je fus heureux de me voir en France, chez moi, avec Alphonse. Mais j'eus le sentiment que les choses devenaient sérieuses. Néanmoins, je n'en soufflai mot. Je décidai de me soigner par mes propres moyens. La nuit, je me bourrais de somnifères, après plusieurs verres de whisky bien tassés, et je me traînais vers le lit, à demi-mort.

« Une semaine après la mise en train de cette thérapeutique, je me vis au centre d'une autre scène de la vie villageoise, avec les mêmes personnages.

« Une grandiose fête sur une place entourée

de figuiers. À la tribune, un tertre aménagé avec des peaux de bovidés et de grandes nattes. J'étais à la droite du vieux au chasse-mouche. En face, N'Tomo, sur un tambour géant aux bois sculptés. Les danseuses en grand cercle autour d'un feu de bois, un silence. Tout d'un coup, un klaxon feutré, musical. Puis des trompes, son grave, puissant. Ensuite chants et tambours firent vibrer l'air. Tout s'anima, les feuillages se mirent au rythme, le chœur s'éleva, mes cheveux se dressèrent, j'esquissai un pas, la longue file de jeunes filles s'ébranla, torse nu, un court pagne couleur terre, danse des seins, des reins, une ronde fabuleuse.

« Je fis irruption au milieu du cercle, juste contre le feu, courant d'une danseuse à l'autre, hagard, haletant.

« Trois mois durant, ces mêmes cauchemars alternèrent. En même temps je me sens bizarre. Parfois, je ne sens pas la vie, je n'y participe pas, rien ne me touche, rien ne m'intéresse, incapable du moindre mouvement, l'impression d'être dans une armure. Même la

parole m'est difficile. Je peux rester des journées entières hors de tout.

« Ma sœur, alertée par Alphonse, appela les médecins. Combien furent-ils ? Il me serait difficile de le dire. Chacun prescrivait : certains des stimulants, d'autres des sédatifs, des tranquillisants, etc. Cures de sommeil, électricité. Rien n'y fit. Pas de sommeil, la phobie du sommeil, du lit, de ma chambre à coucher. M. Mornet revint à la charge. Ma sœur avait alarmé mes amis, ma fiancée ; tout le monde s'y mit.

« Un jour, un professeur nous dit : " Je crois qu'il faut laisser aux remèdes le temps d'agir. Il vaut mieux qu'il ne prenne plus rien." Ma conviction était faite.

« Nous préparâmes le voyage. M. Mornet exultait. " À mon avis, la science n'est pas tout, ou, si vous aimez mieux, il n'existe pas qu'une science, la nôtre. Nous avons beaucoup à gagner en laissant aux autres la possibilité de nous instruire, car il est difficile que tout un monde, ayant vécu des siècles durant isolé, coupé du courant des échanges universels, n'ait pas quelques vérités à proposer", répétait-il autour de lui.

« M. Mornet me fit remettre la lettre de

recommandation que je vous ai donnée. Son auteur, le docteur Mouls, votre camarade de faculté, est le fils d'un de ses amis. »

M. Besnier se tut, écarquilla les yeux. Mlle Baune lui prit la main. Il grimaça et se boucha les oreilles avec les doigts.

— Voilà, Docteur, fit Mlle Baune. André a dit l'essentiel. Excusez-nous de vous avoir accaparé si longtemps.

Mlle Baune et son fiancé avaient sur le docteur des yeux interrogateurs, impatients. Mais le docteur ne voulait pas prendre d'engagement. Leur démarche lui paraissait absurde. Il alluma une cigarette, se rajusta dans son fauteuil. De toutes les façons, il leur devait un mot. Mais lequel ?

— Qu'en pensez-vous, docteur ? Vous savez toute l'histoire, à présent.

En réalité, le docteur n'en pensait rien. Pas de conclusion à tirer, ni de remèdes à proposer. Il posa sa cigarette, leva sur la jeune fille un regard embarrassé.

— C'est un véritable problème, Mademoiselle.

— Oui, tel est mon avis également. Mais un problème africain. S'il a une solution, elle est ici. Vous ne pouvez savoir ce que nous avons

pu consulter comme médecins spécialistes de renom, de cabinet en cabinet, d'une ville à l'autre. En vain. Que de mots savants ! Psychose, psychose dépressive, hypomanie, schizophrénie, psychose hallucinatoire... Et les médicaments ? Une pharmacie !

Le docteur était prévenu. Sur le plan médical, tout avait été fait. On n'attendait rien de ce côté. Mais alors pourquoi étaient-ils venus à lui ? Ils auraient pu consulter un « charlatan », se faire conduire auprès des « féticheurs ». Cet ultime recours ne signifiait-il pas qu'ils n'avaient pas renoncé totalement à l'aide de cette médecine en laquelle ils ne semblaient plus croire ?

Le docteur était perplexe. Il ne pouvait rien promettre. « Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous aider », fit-il.

Il était vingt-deux heures. Ils n'avaient pas dîné. Les heures s'étaient écoulées comme dans un rêve.

Le lendemain, le docteur méditait dans son cabinet. Pour lui commençait une épreuve

peu commune. Dans sa carrière de médecin, il n'aurait peut-être jamais à enregistrer une si étrange « histoire de la maladie », comme on dit. La confiance que ce couple lui témoignait lui pesait. Il ne se sentait aucun pouvoir pour faire face à la situation.

On frappa à la porte. Un Père missionnaire blanc entra, le Père Dufrane. Un Père Blanc connu dans tout le pays pour y avoir séjourné une trentaine d'années. Il avait vu le docteur enfant. La silhouette du Père Dufrane, soutane blanche, longue barbe, chapelet autour du cou, était familière dans la région. Il passait par les villages et quartiers, distribuant des images saintes et des friandises qu'il tirait comme un magicien de ses poches dont on n'apercevait jamais le fond.

Une main sur le dossier de la chaise, le Père Dufrane, avant même de s'asseoir, tira de sa poche une poignée de graines noires, luisantes. « Tu vois ces graines ? Je suis leur prisonnier. Elles m'ont asservi. Rhumatisant depuis dix ans, j'ai subi toutes sortes de traitements, l'or, le soufre, le cuivre, le salicylate, etc. Un jour que je me plaignais de mes articulations, un de nos fidèles se proposa de me

conduire auprès de son père. Je me suis laissé faire, ce ne fut pas long.

— Avec ces graines dans ta poche, ton mal disparaîtra, mais gare à toi si tu les perds. Tu dois les garder à jamais, tu ne dois plus t'en séparer, sinon tu connaîtras le feu dans tes os.

« Et c'est ainsi : tant que je les ai, aucun problème. Mais une minute sans elles... Oh... »

Le docteur voulut prendre les graines.

— Oh non, fit le Père en les empochant. Regarde-les, mais n'y touche pas, c'est interdit... Je t'ai apporté une branche de la plante, tu l'identifieras facilement, vois ce que tu peux faire.

Le docteur ne voyait pas du tout ce qu'il pouvait faire, il hocha la tête, rêveur, et changea de sujet.

— Vous chassez toujours, mon Père ?

— Non, je ne chasse plus. Tu ne connais pas l'histoire ?

— Quelle histoire ?

— La chasse m'a été interdite.

— Comment ? Question de santé ?

— Pas du tout. Les esprits, les génies de la brousse.

— Vous plaisantez toujours...

— Non, je ne plaisante pas du tout.

— Comment ?

— J'étais dans la circonscription de D... L'Administrateur des Colonies, qui en était le patron, avait le même péché que moi. Nous allions tous les deux courir la brousse, avec ou sans guide. Un jour, après avoir pourchassé en vain des hypotragues, nous aperçûmes un cobe de lassa couché dans une vaste plaine à termitière. Ayant soupçonné notre présence, il se redressa vivement et essaya de s'enfuir. Mais sa course était difficile. Il était blessé. Nous l'achevâmes. Lorsque nous arrivâmes à la voiture avec notre gibier nous y trouvâmes deux chasseurs autochtones qui nous attendaient. L'un d'eux nous réclama la queue de l'animal.

— C'est moi qui l'ai blessé. L'ayant vu le premier et lui ayant porté le coup qui le priva de ses moyens, cette partie me revient conformément à la tradition.

« Une discussion s'engagea. L'Administrateur intransigeant finit par heurter les villageois. Ils s'en allèrent mécontents persuadés de leur bon droit. Le lendemain soir, le Conseil des chasseurs demandait audience à

l'Administrateur. C'était pour appuyer la requête de leurs compagnons. Ils s'expliquèrent avec force gestes. La queue revenait traditionnellement à celui qui, le premier, avait atteint la bête. Ils ne furent pas plus heureux. L'Administrateur, cette fois-ci, ne s'en tint pas au refus qu'il avait opposé à leurs confrères, il entra dans une violente colère, menaça et congédia sans ménagement ces vieux qui, pour la circonstance, avaient revêtu leur accoutrement de chasseurs (chemisette zébrée, bonnet de cotonnade avec franges en cuir, serti d'amulettes). Sur le pas de la porte, leur guide nous lança :

— Vous ne tuerez plus rien. Rien, tant que vous n'aurez pas donné cette queue.

« L'Administrateur se mit à ricaner, puis cria au chef :

— Dès demain, je t'apporterai un gigot.

« Personne ne répondit : pour nous, l'incident était clos. Nous n'avions pas cédé à cette exigence que nous trouvions inadmissible. Je dis bien "exigence", car le ton et l'attitude des autochtones ne laissaient aucun doute. C'était leur dû, la queue du cobe.

« Pour moi, la guigne se manifesta dès le lendemain. Je fis feu sur des troupeaux de

pintades, rien. Les jours passaient, toujours la guigne. Les gazelles, les cobes, les outardes sur lesquels je tirais à bonne portée s'élevaient.

« Je sus par la suite que l'Administrateur après une série de coups malheureux, s'était pris aux cartouches et avait fait remarquer au marchand libanais. Ce dernier pour se défendre et faire la preuve de la bonne qualité de ses munitions, avait fait devant l'Administrateur des essais sur des cibles. Il lui avait même offert du gibier abattu avec les mêmes cartouches. Ensuite ce fut le fusil. L'Administrateur, qui en possédait une demi-douzaine, les utilisa l'un après l'autre sans succès. Il se rendit alors à l'évidence : la guigne. Il consulta ses domestiques qui, unanimes, lui recommandèrent de faire la paix avec le Conseil. Il préféra quitter le pays. Ce que je fis également. Depuis, j'ai abandonné le fusil. Je laisse les jeunes chasser pour moi... le privilège de l'âge. »

Le téléphone sonna. Le docteur était demandé à la maternité.

— Si ce n'est pas trop long, je pourrai t'attendre. J'ai un peu de temps devant moi, fit le Père Dufrane en lançant ses chaussures.

Le docteur revenait quand il fut abordé par l'infirmier Kouba, son camarade d'enfance.

— Le Père Dufrane ne t'a pas raconté ses démêlés avec le chef féticheur Fotigui ?

— Non... pas encore.

Petit rire de l'infirmier Kouba.

— Il raconte volontiers cette histoire à tous ceux qui débarquent. Il paraît qu'il écrit un livre sur Fotigui.

Le père parla de ses graines, de ses rhumatismes. Le docteur attendit, patient. Puis au moment où le père allait prendre congé :

— Mon Père, Fotigui et vous...

— Eh bien, coupa le Père, les choses vont vite. Tu es déjà au courant de cette histoire ? Tu sais, je ne me fais pas prier pour la raconter, au contraire, je voudrais que chacun sache que le démon est parmi nous...

Le Père alluma sa pipe.

« Tout s'est passé il y a quelques années dans cette même circonscription administrative. Nous étions parvenus à constituer un

noyau de fidèles dans le périmètre de notre dispensaire que tu connais à présent. C'était notre seule base de brousse. Mais une base solide. Nous disions la messe et servions de conseillers, d'arbitres auprès des villageois. Tous les litiges nous étaient soumis, nous réglions les différends familiaux dans le sens africain, c'est-à-dire par un renforcement de liens et de la cohésion entre enfants et parents, mari et femmes. Une véritable atmosphère familiale s'était créée sur la base de la confiance et de l'estime. Le terme "Mon Père" correspondait en réalité à des dispositions affectives et spirituelles. Vous savez qu'ici, le village est stable, les villageois ne le sont pas toujours. Ainsi, certains de nos gens se mirent en tête de jouer les apôtres et, pour cela, conçurent la téméraire idée de s'installer au cœur même de la zone fétichiste de C. Personne ne put les faire revenir sur leur décision. A nous, ils proclamaient, inspirés, qu'ils obéissaient à la volonté de Dieu. Ils voulaient ouvrir leurs frères à la vérité. Nous ne pouvions rien contre cette flambée de foi.

« Les choses furent facilitées par le fait que le chef du village choisi était un ancien combattant de la guerre de Quatorze, donc

plus ouvert et plus universaliste que ses pairs. La perspective de boire de temps en temps un coup de rouge avec nous n'était pas étrangère à la grande compréhension avec laquelle il accueillit le projet de nos enfants. Les champs de culture leur furent cédés moyennant les dons traditionnels, poulets et noix de cola. Ils construisirent leur case dans la ferveur. Ils les ornèrent d'images pieuses. Le soir, au clair de lune, ils se groupaient pour chanter les cantiques et évoquer les fragments de l'histoire sainte. Leur comportement impressionna le village et peu à peu, les voisins vinrent assister à leurs assemblées. Mais les choses commencèrent à se compliquer quand Fotigui s'en mêla.

« Qui était Fotigui ? Il faut que je t'explique. Dans le cadre de l'organisation religieuse traditionnelle ou animiste, le village choisi par nos fidèles faisait partie du secteur placé sous l'autorité de Fotigui. C'était le maître du Komo, l'initiateur des cérémonies, le seul habilité à communiquer avec les esprits qui l'éclairaient et le guidaient dans ses actes quotidiens. Fotigui résidait dans la capitale religieuse, ceinturée du grand Bois Sacré plusieurs fois centenaire et abritant l'antique

sanctuaire, demeure des masques, statuettes et reliques, patrimoine commun à la zone. Tous les deux ou trois mois, le maître effectuait comme nous des sorties au cours desquelles il visitait ses fidèles. Les problèmes lui étaient soumis, il tranchait les litiges, conciliait et réconciliait avec une autorité absolue, car ses jugements étaient ceux de l'ancêtre, donc irrévocables. Il se trouvait ainsi en mission quand nos fidèles s'installaient. Il faut dire que le chef de village, ancien combattant, prenait des libertés avec la tradition. Un autre n'aurait jamais accordé l'hospitalité à notre groupe sans l'accord de Fotigui. Toujours est-il que Fotigui, après un discret mouvement de surprise, fit machine arrière et laissa entendre que le chef avait tout son appui. Il était très habile. Un conflit ouvert avec Bamoussa ne l'arrangeait pas. Les anciens combattants sont, comme tu le sais, soutenus par les administrateurs. Or, pour Fotigui et ses pairs, la vie devait se dérouler en dehors du pouvoir blanc. Ne voulant affronter ouvertement Bamoussa, le maître ne pouvait non plus laisser croire que le chef avait agi au mépris de son autorité, ce qui aurait constitué un défi qu'il ne pouvait laisser impuni.

« Sur mes conseils, Pierre, notre responsable, lui offrit un jour un mouton et cent noix de cola. Un geste de courtoisie qu'il accueillit avec le même esprit. Il s'enquit de mes nouvelles, exprima le désir de me rencontrer. Je dois te dire que nous étions assez copains. Nous nous envoyions des gigots de cobe de temps en temps. Il m'approvisionnait en champignons séchés et, je lui faisais porter du tabac par des habitants de M... qui venaient se faire soigner chez nous. Inutile de te dire que chacun gardait ses positions, nous parlions chasse, pêche, champignons. Mais la question religieuse n'était jamais évoquée, tout au moins les premières années. Puis, plus familiers, nous abordâmes le sujet. Fotigui n'était pas opposé à la pénétration du christianisme dans son fief, à la condition que les futurs chrétiens demeurent sous la loi du Komo, ce que je ne pouvais accepter. "Pour nous, il n'y a pas de partage possible. Dieu a créé l'homme dans l'amour, il lui a tout donné, pourquoi faut-il qu'en retour l'homme place des idoles sur le même pied que son Seigneur ?"

« Il me regardait, amusé. "Komo n'est pas une idole." De part et d'autre, les positions

étaient nettes. Le compromis proposé ne m'agréait pas. Il crut m'avoir fait une concession en proposant que les chrétiens puissent continuer à faire des offrandes aux esprits même s'ils ne devaient pas assister aux cérémonies. Convaincu que nous n'aboutirions à rien, il se mit en tête de me taquiner, me demandant par exemple comment je m'arrangeais avec le marabout Birama, lequel promettait également le ciel à ses disciples "Lequel de vous deux est propriétaire du côté droit ?" ironisait-il. Je le menaçais des feux de l'enfer, il ricanait et me disait que je serais surpris de voir que Komo couvre aussi l'Autre delà.

« Quand je vins donc le voir, pensant qu'il avait de nouvelles propositions à avancer et décidé à me comporter comme je l'avais toujours fait, il me parla seulement de chasse d'une grande battue qu'il avait l'intention d'organiser, des troupeaux de bubales ayant été signalés dans la région. J'étais déçu. Mais je compris, par ses silences, son regard, qu'il attendait les premiers pas de moi. Ce que je me gardai de faire. Au moment où nous allions nous quitter, il m'annonça qu'une grande séance de Komo était en préparation

Il pensait l'organiser dans une quinzaine de jours. Nous étions début décembre, la messe de minuit était prévue au village. Il devait le savoir et avait dû projeter son festin païen pour nous gêner. C'était l'affrontement. Je lui fis comprendre, avec toute l'amitié qui nous liait, que j'avais une cérémonie à cette date et lui demandai ce qu'il fallait faire pour que les choses puissent se dérouler normalement. Il ricana : "Ici, tu n'auras personne. Quand Komo crie, personne ne sort. Si tu veux réussir, accepte mon marché, demande à tes gens de faire des offrandes."

— Ce sont tes étrangers, ils reconnaissent ta puissance, un grand maître ne se comporte pas ainsi. Si tu es persuadé que Komo est fort, laisse-nous faire notre cérémonie, ne nous gêne pas, on verra bien. »

« Je l'avais atteint dans son orgueil. Le connaissant bien, je m'attendais à une réaction, elle vint aussitôt. Il resta muet, me regarda droit dans les yeux et d'une voix qui semblait venir d'ailleurs, laissa tomber :

— Tu te crois puissant ? Komo est maître de tous les éléments. Il a la force de tous les

morts et de ceux qui sont à naître. Fais ta fête, nous verrons bien. Komo est invincible. Ceux qui le quittent reviennent toujours, sinon eux, leurs enfants et petits-enfants viendront pour renouer avec l'ancêtre et continuer le monde.

« J'eus le sentiment qu'il s'agissait de mots rituels tant ils furent débités à un rythme incroyablement rapide, d'un seul jet. Fotigui avait un visage dénué de toute couleur humaine, de toute vie. Il n'était pas de chair, les traits avaient atteint l'immuabilité et l'éternité d'une figure de bois, appartenant à tous les mondes et à tous les temps. Je souris, m'efforçant de penser à autre chose pour me soustraire à sa fascinante emprise. Je pus me rendre compte de ce que devait être son pouvoir sur les villageois. Ces yeux, ce visage ne pouvaient rien demander en vain, rien ordonner qui ne fût exécuté, j'étais moi-même tout penaud avec dans la gorge un relent d'amertume. Pourquoi l'ai-je rencontré ? Pourquoi cette conversation, pourquoi ? Pourquoi ?

« Tout d'un coup, la vie revint dans les yeux de Fotigui. Un sourire généreux anima son visage. Je fus stupéfait par la rapidité et la maîtrise avec lesquelles ce changement s'opéra. J'eus l'impression qu'il avait ôté un

masque pour un autre. Rien des traits précédents ne subsistait. Une colère sourde monta en moi, non parce qu'il avait essayé de se jouer de mon humble personne, mais en imaginant ce qu'il devait faire des pauvres gens au milieu desquels il évoluait. Je durcis mon visage. Son sourire s'évanouit. Il me fixa d'un œil scrutateur, sortit sa tabatière et prit une pincée de poudre. Ce fut un temps de pause. Tous ses gestes me semblaient calculés. Décidément, Fotigui était un Maître. La tabatière refermée et empochée, il s'éclaircit la voix et reprit :

— Komo n'a peur de rien, tu veux ta fête, je te laisse faire ta fête et je te viendrai en aide si tu veux. Ce que j'ai dit est vrai. Si le fleuve t'appartient, la source qui alimente tous les fleuves est à Komo.

« Nous nous regardâmes. Ces derniers mots avaient été accompagnés d'un air de défi et de triomphe que je n'appréciais pas non plus. Mais soudainement, tout prit à mes yeux une signification plutôt comique. Je me mis à rire d'un rire joyeux, supérieur, pour prouver à Fotigui qu'il ne m'avait nullement impressionné. Surpris, un peu décontenancé au début, il se ressaisit rapidement et s'esclaffa

comme il savait le faire. Nous nous donnâmes la main à la manière bien africaine. C'était un geste de pari amical. Chacun s'en tenait à sa vérité.

« De retour dans notre camp, je m'aperçus que les chrétiens étaient dans l'attente. Anxieux, les hommes s'étaient groupés devant la maison de Pierre. Pas un éclat de rire, ce qui était inhabituel. Pierre vint à ma rencontre : "Alors, mon Père ?" Machinalement, je répondis : "Oui, la messe aura lieu." Sans plus se soucier de moi, Pierre bondit vers ses compagnons, les bras ouverts : "La messe aura lieu !"

« Ce fut une explosion de joie marquée par des bonds, des exclamations, des claques de triomphe.

« À ce moment seulement, réalisant ce qui venait de se passer, je me posai ces questions : Mais pourquoi Pierre était-il si inquiet ? Pourquoi ai-je parlé de messe ? Pierre m'avait interrogé : "Alors, mon Père ?" Et moi, le premier, avais fait mention de messe. Cela montrait tout bonnement que de part et d'autre la même idée nous préoccupait. L'hostilité de Fotigui à notre projet était sue et avait inquiété nos frères. Pourquoi en avaient-ils

tenu compte, pensai-je ? Eux si résolus, se disant prêts à affronter toutes les tempêtes dans leur mission d'amour et de vérité ? Eux qui s'étaient composé un chant dans lequel ils soulignaient leur volonté de suivre à n'importe quel prix la voie du Seigneur, se trouvaient pratiquement paralysés par Fotigui !

« Ce fut pour moi une leçon qui étayait les thèses du maître du Komo. Les manifestations extérieures ne sont que vernis, le tréfonds restait sous la domination du Komo, tout imprégné de l'esprit de l'ancêtre. Ce n'était pas à proprement parler une découverte pour moi. Je savais bien que des sacrifices de poulets avaient lieu chez certains des nôtres dans l'obscurité des cases, dans les milieux traditionnels africains ou même "primitifs" en général. Les choses sont beaucoup plus complexes.

« Fotigui est à la fois homme de science et de religion. Il était porteur de semences que la vie et les anciens ont fécondées. Les Dieux l'ont choisi pour interprète. Il traduit leurs volontés et prévient leurs désirs. Il est investi de pouvoirs surnaturels. C'est un élu. Ce qu'il dit vient des Dieux. Il voit avec leurs yeux, agit avec leurs bras. C'est un prophète. Pour

le commun des Occidentaux, c'est un "charlatan", un "sorcier", un point c'est tout. Mais moi que l'Afrique a instruit, je sais qu'il n'y a rien de tout cela. Toutefois, je ne le lui montai jamais. Ce serait reconnaître ses vérités qui s'opposent à celles que j'ai mission de faire triompher. Je vois en lui un génie malfaisant. Aux yeux de mes coreligionnaires, il est l'incarnation du démon. Cela est commode pour moi. Ce sont là les nécessités de ma logique car eux ne savent pas faire la part des choses. Dans leur esprit, tout est lié, tout se tient. Je suis tenu de prendre en considération leur manière de penser, ce n'est peut-être pas très juste de ma part, mais pour le moment Foi et moi ne pouvons coexister sur le même plan dans leur esprit. Il faut que je le détruise pour être. Plus tard, l'Afrique, elle-même, fera une démarcation entre Dieu et la Science. »

Le Père consulta sa montre.

— Oh ! la ! la ! je suis bavard. Il est treize heures passées, excuse-moi.

Il se leva.

— Nous pourrions continuer à la maison, si vous voulez bien, proposa le docteur. Naturellement, je vous retiens à déjeuner, à l'africaine.

— Tout mon programme est bouleversé, fit le Père. J'avais quelques visites à faire avant de reprendre ma route.

Puis en riant : « En cas de tuiles, tu en porteras la responsabilité. »

Sur le chemin du retour, ils firent une courte halte au campement.

Mlle Baune vint vers le docteur. Celui-ci fit les présentations. Ils échangèrent quelques mots tous les trois. Puis le docteur annonça son départ pour la ville dans l'après-midi. Il devait passer le week-end chez ses parents. Aussitôt, un léger nuage passa dans les yeux de mademoiselle Baune.

— Vous nous laissez ?

— Il faut bien... Le vieux me réclame...

— Que vais-je faire ? soupira-t-elle...

— Faites un tour dans le petit village de K... à cinq kilomètres d'ici. Je crois qu'ils sont en fête pour trois jours au moins.

— Dieu m'en garde, fit-elle avec des yeux d'enfant apeuré. Sans vous, je ne m'aventurerai jamais en de pareils lieux. Vous rendez-

vous compte ? Pour peu que je commette un gaffe, vous auriez deux malades au lieu d'un.

— Il y aura sans doute quelque fête ici même. Quand vous entendrez les tam-tam vous vous ferez conduire par un des domestiques, fit le Père Dufrane.

— À la rigueur. Mais je préfère attendre. J'irai un peu et puis, si l'état d'André le permet, je ferai un tour au bord du marigot.

— Très bien, très bien.

Le Père et le docteur s'installèrent sur la véranda. Le boy leur servit à boire. Le Père Dufrane enchaîna :

— Le jour de Noël arriva. Le petit village s'était enrichi d'une église en paille construite en moins d'une semaine par la communauté. Les cases avaient été blanchies au kaolin, tout était propre. Une merveilleuse atmosphère de fête. Un grandiose tam-tam avait été organisé dès le matin. On avait tué deux taureaux. Les enfants, tout joyeux, avaient revêtu les plus beaux de leurs habits. Les femmes s'affairaient, cuisinaient et préparaient la boisson favorite, le jus de gingembre. J'arrivai dans un camion de forage avec les enfants de chœur et Simon, notre organiste. En fait d'orgue, nous disposions

d'un vieil accordéon dont l'ingénieux Simon avait tiré des sons fort mélodieux. Je franchis le seuil de l'église avec une profonde émotion. Pierre était avec moi, ses compagnons nous suivaient. J'eus le sentiment de me trouver à l'aube de la chrétienté, lorsque les premiers fidèles, forts de leur vérité, de leur espérance, luttèrent contre les puissances de la haine. Il n'est pas dans mes habitudes de jouer au grand. Mais crois-moi, dans cette maison de Dieu, ce jour-là, on sentait une présence physique, charnelle, à côté de soi, autour de soi. Des yeux affectueux nous suivaient, un sourire rayonnant nous accompagnait. Je me sentais fort de cet amour pour lequel le monde a été créé, pénétré de cet amour auquel est lié le sort de chacun de nous. Je pense n'avoir jamais été aussi près de notre Seigneur. J'étais sa chair, au milieu de ces pauvres gens, qui ne voyaient que Lui et vivaient en ces heures dans l'immense bonheur de Le magnifier, de Lui rendre grâce de tout ce qu'Il avait été et qu'Il demeurera pour l'homme.

« Après la visite et un bref échange avec le groupe, j'allai défaire ma malle pour remettre à Pierre les boîtes de friandises à offrir aux

enfants. Terrible constatation : j'avais oublié ma chasuble. La boîte en carton dans laquelle je l'avais logée n'était pas dans la malle. Je ne sais si tu peux avoir une idée de l'état dans lequel je me trouvais subitement. J'étais effondré. Je me trouvais misérable, au-dessous de la confiance de ces pauvres gens.

« Après avoir cherché, je finis par me rendre à l'évidence : une catastrophe. Ne sois pas, mon petit, c'en était une dans cette ambiance, qu'il m'est difficile de rendre par les mots. Il ne m'était pas possible de mentir. Aussi j'informai Pierre. Il s'assit par terre, les yeux vides, la tête dans les mains. Je sentis des coups au cœur en le voyant. Nous restâmes là, sans recours. Après un long silence, d'une voix blanche, je m'adressai à mon compagnon : "Que peut-on faire, Pierre ? "

« Il n'était pas question de retourner chercher. Nous étions à deux cents kilomètres du centre. Il n'y avait même pas de bicyclette dans le village. Les camions des forains, seul moyen de communication, étaient tous passés. Ils ne devaient être de retour qu'après avoir écumé les petits marchés, à une cinquantaine de kilomètres à la ronde. De tou

façon, à supposer que nous eussions un véhicule sous la main, il fallait compter au moins vingt-quatre heures de piste. Pierre soupira, secoua la tête. Et puis, soudain, comme mû par un ressort, il se redressa la face lumineuse : "Mon Père, il faut voir Fotigui. Il peut faire venir la chasuble." Peux-tu imaginer ce que je ressentis en entendant ces mots ? J'en eus le souffle coupé. Je suffoquai, ouvris des yeux qui effrayèrent sans doute Pierre car il s'écarta de moi, interdit. "Tu es fou ! Fotigui ? Tu es fou ! " Je ne pus rien ajouter... Il était midi. La chaleur m'environnait, se collait à moi, m'étouffait. J'ouvris ma soutane.

— Mon Père, je ne suis pas fou, il faut voir Fotigui. Il a dit : "Je t'aiderai de toutes mes forces." S'il ne fait pas venir la chasuble, nous dirons : "Fotigui n'est pas fort." S'il la fait venir, nous dirons : "C'était un jeu."

« Je réfléchis. Soudain, tout m'apparut sous un angle moins dramatique. Je ne voulais pas avoir recours à un païen. Mais d'un autre côté l'idée de Pierre, dans notre contexte, n'était pas si sotté que je l'avais jugée. Tout ce qui pouvait embarrasser Fotigui était bénéfique pour moi et, malgré ma répugnance à mêler cet idolâtre à nos affaires, je me rendis petit

à petit à la proposition de mon compagnon. Me voyant moins irrité, plus enclin à la discussion, Pierre insista.

— Il faut le voir, mon Père, il faut le voir. S'il échoue, il ne pourra plus rien dire. Cela sera bon pour nous.

— Bon, bon, on va chez Fotigui.

« Le maître était au fond de sa case, dans la pénombre. Quelques disciples faisaient la causette dans la cour. A notre arrivée, le silence tomba. Tout s'immobilisa. Les regards se posèrent sur nous, hostiles. Fotigui vint vers moi et m'entraîna dans la pièce.

« Sans préambule, je lui exposai la situation. Contrairement à mon attente, il ne ricana pas, ne manifesta rien. Il demeura plutôt sombre comme s'il prenait part à mon embarras ; et puis, amical, il me dit :

— Rentre chez toi. Je t'enverrai un message.

« Nous nous quittâmes. Après le déjeuner, une courte sieste plutôt difficile. L'idée de l'indiscret m'empêchant de me reposer, j'allai me promener dans les environs. A mon retour, vers dix-huit heures, l'envoyé de Fotigui était là. Le maître désirait me voir. Je me rendis chez lui.

— Ce que tu as oublié est dans ta malle.

— Ce n'est pas possible. J'ai cherché en vain.

— Tu as des vêtements de femme dans ta malle. Pas vrai ? Ta blouse de prière est avec eux.

« Ce fut tout, pas un mot de plus. La chaudière était bel et bien dans la malle. J'appelai Pierre. Il écarquilla les yeux puis bafouilla :

— La terre est à lui, le ciel à nous. Nous avons la vie éternelle. Il est le frère du Démon.

— Non, Pierre, la terre n'est pas à lui. Elle est à tous. Elle est au Seigneur. Il nous a donné une leçon, c'est un mystère.

« Je ne savais que dire en réalité. Personne d'autre que moi n'avait touché cette malle. Je l'avais fermée à clé. Elle était dans la seule case qui fermait à clé, celle construite à mon intention par les fidèles...

« Fotigui et quelques notables accompagnés du chef de village assistèrent à la messe du début jusqu'à la fin. Quand nous eûmes terminé, le groupe demanda à me voir. Mais Fotigui ne devait pas être d'accord avec les autres. Il s'était mis à l'écart. A mon arrivée, le chef de village se précipita sur moi, me prit les mains et s'agenouilla. Je perçus

aussitôt le ricanement de Fotigui. Quand j'eus voulu aller à lui, il avait disparu.

« À la demande de Pierre, je commentai quelques passages de l'Évangile aux fidèles. La veillée se prolongea, nous nous séparâmes quand l'aube étendait sa lueur incertaine sur le village.

« Pierre affolé, les traits tirés, les yeux hagards, vint me réveiller vers sept heures : le chef était mort. Il ne fit aucun commentaire, je ne dis rien non plus. Nous eûmes un simple échange de regards.

« Oui, mon petit, le chef du village était mort. Il n'avait pas bu une goutte d'eau, n'avait pas absorbé une bouchée de nourriture. Il n'avait vu personne. Il était rentré pour mourir. Tu as certainement entendu parler du "Korté", l'arme magique des Bambara, un des grands mystères de leur univers. Qu'en penses-tu ? Tu vas me dire que tu n'y crois pas, n'est-ce pas ? En ce cas tu serais le seul parmi les "Blancs" d'ici, car tous y croient. De l'administrateur de la circonscription au dernier commis, chacun y a recours pour agir sur un mari, une épouse, un chef, un collègue, un rival... »

Le docteur eut un hochement de tête, mais ne dit rien. Il était convaincu. Du moins, il avait décidé d'agir comme s'il l'était. Les histoires du Père Dufrane venaient au secours de Besnier et de sa sœur... Un « autre savoir », d'autres forces existaient peut-être. Il devait aller à eux. Mais par quel bout commencer ? Soudain, une idée : consulter son père. Il lui fallait se rendre auprès de son père, une fois le missionnaire Dufrane parti.

Il en était à ces réflexions lorsqu'on frappa à la porte. Le gendarme entra, suivi du juge. Le Père Dufrane se leva :

— Vous ne me chassez pas, mais je suis en retard.

Il prit congé. Le gendarme hilare, content de lui-même, s'installa.

Le juge hésita :

— Nous vous dérangeons...

— Pas du tout !

Il prit place, un peu soucieux, avec son visage de pseudo-ascète.

— Docteur, notre ami vient d'être promu au grade supérieur. C'est officiel et le commandant a l'intention d'arroser ça ce soir. C'est un peu improvisé, mais nous comp-

tons sur tous les amis. Or, nous venons d'apprendre que vous vous préparez pour B... où vous devez passer le week-end. Nous tenons à votre présence.

— Je vous remercie beaucoup. Mais mes parents m'attendent pour ce soir. Vous savez ce que c'est, s'ils ne me voyaient pas, je risquerais de les voir ici demain.

— Mais Docteur, renifla le gendarme, vous ne pouvez me faire cela, me laisser tomber en pareil jour. Non !

Le docteur se cramponnait, le gendarme avait un faux air désolé ; le juge, lui, méditait. Soudain, il s'anima.

— Docteur, je vous propose une formule : vous restez avec nous jusqu'à neuf heures et demie, dix heures. Ensuite, on vous laisse partir.

Le docteur était las. Aussi, pour couper court à tout, il donna son accord.

— A la bonne heure, nous savons maintenant qu'elle sera des nôtres. Sans vous, rien à faire, elle a l'air de se méfier de tout le monde.

Le gendarme était connu pour ses bévues. On invitait le docteur pour avoir mademoiselle Baune à la fête. Le docteur leva sur lui un regard qu'il comprit.

— Naturellement, qu'elle vienne ou pas, aucune importance, bredouilla-t-il.

Il rougit, le juge toussota, enfouit son nez dans son mouchoir, puis rapidement changea de sujet, parlant de la méchante grippe qui l'empêchait de dormir. Il l'avait eue de sa femme fort imprudente, qui oubliait de se couvrir. Parfois, il faisait dangereusement frais le matin. Il craignait la grippe, pas le paludisme. Oh ! le palu, ça le connaissait. Il était un des rares Européens non asservi par la nivaquine. Il avait un pacte de non-agression avec les hématozoaires. Ceux qui se bourraient de nivaquine le faisaient rigoler, les trouillards. Mieux valait faire sa bonne crise de temps en temps. C'était bon pour la santé.

Le juge, sa péroration terminée, toisa le gendarme. Il savait à qui il s'adressait. C'était de notoriété publique que le gendarme était parmi les « trouillards ». Il venait deux ou trois fois par mois au dispensaire, toujours pour une affection nouvelle, purement imaginaire bien entendu. Le docteur avait été prévenu par son prédécesseur. Le représentant de la maréchaussée consacrait une partie de ses loisirs à dévorer les revues de vulgarisa-

tion médicales et se trouvait tous les symptômes d'une affection ou d'une autre. Il s'amenait au dispensaire, la mine défaite, avec en tête le diagnostic précis de ce dont il « souffrait » et n'en démordait que lorsque le médecin, dans la discussion, signalait un élément « essentiel » qui manquait au faisceau de signes. Alors le gendarme décrétait : « Il s'agit d'une forme atypique. »

Par cette chaleur torride, qui vous donnait envie de marcher pieds nus, le gendarme était constamment en bottes de cuir. « Vous comprenez, les serpents, ces bêtes répugnantes. » Il faisait toutes ses parties de chasse dans la voiture, une Jeep découverte qu'il malmenait à souhait à travers les marigots et les broussailles. Il ne rendait jamais visite à un malade — « la contagion » — à moins que le médecin ne lui ait certifié l'absence de risque. Il avait pris tous les vaccins possibles et se plaignait à l'occasion qu'il n'y en eût pas encore contre toutes les maladies, notamment la cirrhose du foie, qui l'obsédait.

Le gendarme se fit petit durant tout le temps que le juge parlait de sa grippe. Ses yeux inquiets semblaient appeler au secours. Il devait ignorer l'état de son compagnon.

Jamais, il n'aurait côtoyé la grippe de si près. Il se trouvait pris et déjà se voyait contaminé, avec toutes les conséquences, toutes les complications que pouvait entraîner cette maladie.

Le juge se mit à rire, ou plutôt à hennir. Le gendarme ne broncha pas. Il brûlait de quitter ce dangereux voisinage. Il gratifia le docteur d'un grand merci et se leva. Le juge riait toujours.

La résidence du commandant de Cercle occupait un petit mamelon à l'extrême sud du plateau réservé aux hauts fonctionnaires (les personnalités) de la circonscription : l'adjoint, le juge, le médecin, le gendarme étaient ses lointains voisins. Il était bien en retrait du petit carré que les autres se partageaient. Sa terrasse baptisée « Jardin des Plantes » était un pêle-mêle végétal, fruit de la science du chef qui se piquait d'horticulture. Flamboyants, bougainvillées et lauriers roses la cernaient, servant de brise-vent, l'isolant et du reste de la maison et du monde extérieur. Les roses, les œillets d'Inde, les zinnias s'épanouissaient au milieu de fleurs autochtones dont il ne savait rien mais auxquelles il avait donné

des noms à lui : « arcs rouges », « œil d'amour », « cornets d'Afrique »...

Pour lui, ces espèces étaient inconnues de la science et devaient grâce à lui enrichir le patrimoine commun. « J'ai donné les noms qui me semblent convenir, car au fond, qu'est-ce qu'un nom, sinon un mot ? »

Les autres fonctionnaires qui désiraient entrer dans les bonnes grâces du commandant ou s'y maintenir ne tarissaient pas de compliments sur sa réussite botanique, ce qui le disposait à beaucoup de compréhension. Mais, au sein du petit cercle, on évoquait le « jardin » avec toutes les nuances de l'ironie, en soulignant toutefois ce qu'il représentait pour l'humanité, car le chef serait insupportable s'il n'avait cette marotte qui permettait de l'apprivoiser et de tirer de lui le maximum.

De la terrasse, on pouvait apercevoir la petite localité, sa double ceinture de marigot et de colline, mais il fallait une certaine ténacité aux visiteurs pour accéder à cette vue. Le maître de céans vous prenait par le bras et contait avec une mémoire ou une imagination prodigieuse l'histoire de chaque fleur, le lieu d'origine, les difficultés d'adaptation et les nombreux échecs avant le succès. Ensuite,

il fallait écouter les projets de greffe, de mariages, et enfin donner son point de vue sur la création d'un grand jardin des plantes dont l'emplacement n'était pas encore déterminé, mais devait l'être incessamment.

Le seul sujet qui préoccupait notre commandant était ce mariage souhaitable des fleurs de tous les continents. A ce propos, il s'animait, volubile, passionné. Impossible de lui tirer deux mots en dehors des fleurs. Il fallait sacrifier un temps précieux à l'écouter, à l'admirer dans le « Jardin ».

À dix-neuf heures, le docteur était prêt. Sur le pas de sa porte, il vit mademoiselle Baune.

— Docteur, je suis passée tantôt. Avez-vous vu mon message ?

— Je n'ai rien vu, Mademoiselle. Le domestique est dans la nature à la recherche de son mouton qui a cassé sa corde.

— Je voulais m'assurer que vous assisterez à cette soirée. André tient à ce que j'y aille. J'espère que cela ne vous dérange pas que nous fassions route ensemble.

Le docteur leva les yeux sur mademoiselle Baune, éblouissante dans sa robe de cocktail bleu ciel, avec sa croix d'Agadès.

— Ainsi, vous avez renoncé à votre voyage ? fit-elle en souriant.

— J'ai accepté de prendre du retard. A neuf heures et demie, je prendrai congé.

— Je ferai comme vous.

Tout le monde était dans le salon. Les dames s'étaient mises en frais, toilettes de grande soirée. La femme du gendarme, le cou effilé, les bras maigres, les os des coudes saillants, faisait face à l'entrée. A sa gauche, la femme du juge, rondelette, l'abdomen et la taille confondus, une robe de brocart, des bracelets, deux pendentifs et un teint ivoire. Entre les deux, l'adjoint dont le col de chemise, malmené par la cravate, semblait prendre son vol. Le maître de céans trônait, uniforme blanc, insignes d'argent, une petite canne noire à pommeau d'ivoire sur les genoux.

Les yeux des dames cernèrent Mlle Baune, regard sans sympathie, hargneux, cherchant sur la fiancée de Besnier une bosse de consolation. La femme du commandant était dans le jardin. À la vue de Mlle Baune, ses yeux s'assombrirent, le faux sourire d'accueil dissimulait mal le coup que « l'étrangère » lui portait, car, au milieu de ces ruines, elle était

deux fois reine, grande, mince, assez bien faite. Elle éprouvait un réel plaisir à réunir ses voisines qu'elle piétinait, et de par la position de son mari et de par ses propres avantages physiques. Mais, face à Mlle Baune qui n'avait cure de la hiérarchie coloniale et ne lui envoyait rien, elle perdait. La conversation tomba, les dames semblaient avoir perdu pied. Quelques-unes, dont Mme Juge, avaient un air pincé.

Les hommes, y compris le chef, avaient pour mademoiselle Baune des regards brillants. La femme de l'adjoint observait son mari, lequel, droit comme une statue, finit par fixer obstinément ses chaussures. Le gendarme eut l'excellente idée de parler de fleurs. Le juge poussa un soupir de soulagement. Il fit un signe de tête au docteur. Celui-ci sourit, les yeux au plafond, lorsque le chef se lança dans l'horticulture. Ce fut avec une verve particulière, due sans doute à la présence de Mlle Baune. Celle-ci écoutait, polie, souriante, l'exposé hautement scientifique de notre commandant : parallèle entre telle fleur de son cru et telle autre, d'origine européenne, asiatique ou américaine. Il donnait l'impression de réciter une leçon bien

apprise. Des noms tombaient comme les grains d'un chapelet : asphodèle, garance, pelargonium, saponaire, scabieuse, seringa. Le juge étouffait des bâillements. Le gendarme avait les yeux au plafond. L'adjoint fixait toujours ses souliers, mais de temps en temps faisait des signes d'approbation.

Les yeux du commandant passaient de Mlle Baune au docteur, à la grande surprise de ce dernier. Pourquoi lui, en effet ? Peut-être voulait-il le convaincre, lui, le nouveau de l'équipe ?

Le boy de l'adjoint parut. Le cuisinier de son maître venait de se faire une entaille à la main en épluchant des ignames. Le docteur se leva aussitôt. Le juge l'accompagna d'un regard d'envie. Le gendarme s'éclaircit la voix, dit un mot de l'igname, mais fut coupé et cloué par deux nouveaux noms de fleurs. Il se tourna vers le commandant, résolu comme un homme traqué, acculé, qui, se sachant perdu, décidait de vendre chèrement sa peau. Ses yeux, son visage, disaient : « Allons-y, maintenant je t'écoute. Dis tout, tout, ne garde surtout rien, ni pour demain, ni pour un autre jour. »

Le docteur ne resta pas absent longtemps,

une demi-heure. A son retour, un des domestiques du campement, venu prêter main forte au personnel de la résidence, comme cela se faisait les grands jours, l'attendait à une cinquantaine de mètres de l'entrée. Il avait quelque chose d'important à lui dire. C'était le chef boy qui l'envoyait. Il était content d'accomplir cette tâche. Oui, une discussion assez animée venait d'avoir lieu entre le commandant et « l'étrangère ». Eux, domestiques, n'avaient jamais vu fait semblable. Tenir tête au commandant ! Oui, la dame avait discuté longuement sans céder un pouce et sans aucun souci du grade de son interlocuteur qu'elle appelait « Monsieur l'Administrateur », au lieu de « Commandant » comme tout le monde. Au début, ils étaient deux, elle et le commandant. Puis l'adjoint vint au secours de son chef. Elle répondait à l'un et à l'autre. Jamais embarrassée, nullement intimidée.

C'était le juge qui avait introduit la question : deux familles de villageois se disputaient un champ depuis l'année dernière. Le tribunal avait donné gain de cause à celui qui avait été débouté par la coutume. Le plus ancien de la famille dépossédée affirma en

sortant que les autres n'exploiteraient jamais le champ. « Pourquoi ? » avait demandé l'interprète. « Parce que, avait dit le vieux après une certaine hésitation, ils réfléchiront et se rendront compte qu'ils ont tort. »

Au seuil de la campagne agricole, les gagnants perdirent, coup sur coup, le chef de famille et son fils aîné. Les suivants, deux gaillards, se préparaient à mettre le lopin de terre en valeur. Mais le second fils mourut à son tour. Le juge, conseillé par l'interprète, fit arrêter leur antagoniste. Dix jours après l'incarcération, le cadet de la famille adverse tomba malade. Alors, ses parents, la vieille mère en tête, vinrent trouver le magistrat pour lui dire qu'ils renonçaient au champ litigieux. L'interprète essaya en vain de les en dissuader. Conclusion du juge : « Une terrible affaire. »

Ces mots furent accompagnés d'un geste du menton à l'adresse du commandant de Cercle. Celui-ci prit la parole. Le juge était jeune. Il n'avait pas vu ce pays quand lui commençait sa carrière. A présent, plus rien ne le surprenait. Il s'était fait une raison. Plusieurs générations étaient nécessaires pour vaincre cette mentalité. Au début, il avait

essayé de lutter. Il s'était battu de son mieux. Mais les choses n'en continuaient pas moins. Il valait mieux laisser courir, ne pas chercher à comprendre. La superstition dominerait encore longtemps. On n'avait aucun moyen de la combattre. Il faudrait surtout ne pas perdre son temps à vouloir éclairer ces gens. Mieux valait attendre l'avenir.

— Qu'en pensez-vous, Mademoiselle ? fit-il en se tournant vers « l'étrangère ».

Mlle Baune, qui paraissait absente, mit un temps avant de répondre. Puis, tranquillement, les yeux sur le commandant :

— Je me posais des questions à propos de ce procès. Il est quand même curieux. Et je pense que, dans n'importe quel pays, ce qui s'est passé aurait été troublant : deux familles se disputent un champ. La justice l'attribue à l'une. L'autre, par la voix de son chef, assure que ce champ ne sera jamais exploité. A la veille de la campagne agricole, ceux qui se préparaient à mettre le champ en valeur, meurent coup sur coup. La saison suivante, le même phénomène se produit. Vous ne trouvez pas cela étrange ?

— Pure coïncidence, affirma le commandant avec un sourire supérieur.

— Curieuse coïncidence tout de même.

La discussion était engagée, la demoiselle soutint qu'elle n'était pas d'accord. Elle aurait eu la même réaction que ces paysans : plus de champ. Le commandant répondit qu'elle était aussi superstitieuse.

— Ce n'est pas de la superstition. Il s'agit certainement d'un de ces phénomènes que nous ne sommes pas arrivés à pénétrer. J'estime que c'est une lacune. Peut-être les urgences nous accaparent-elles pour le moment. Cela est concevable. Mais il faut ménager l'avenir.

Le commandant avait haussé les épaules : rire général. Les dames se faisaient des signes d'intelligence, se regardaient comme si elles se disaient : « Elle est folle, complètement folle. »

— Mais, Mademoiselle, on vous dit qu'il n'y a rien. On cherchera cent ans, mille ans, il n'y aura rien.

« Si, superstition et barbarie, voilà tout », avait affirmé l'adjoint sans desserrer les dents. Il paraissait prêt à sauter sur l'étrangère.

— Pas d'accord, Monsieur. Evidemment, je n'ai de leçon à donner à personne ici, au

contraire. Cependant, il me semble plus sage de chercher d'abord avant de décréter « il n'y a rien ». Et je maintiens qu'un peuple, quel qu'il soit, ne peut vivre des siècles sur « rien ». Nous pouvons apprendre des plus arriérés... Ce matin, au campement, la gérante m'a présenté un vieux qui aurait soigné plusieurs morsures de serpent chez des Africains et des Européens. Comment soigne-t-il ? Avec quoi ? Il y aurait là quelque chose à creuser, à mon avis.

Elle ne fut nullement ébranlée par l'attitude de l'assemblée à son égard. Les femmes se parlaient des yeux avec des sourires entendus, moqueurs. Certaines, telle Mme Juge, faisaient des grimaces. C'est à ce moment que mes camarades m'envoyèrent auprès de vous. Il faut venir l'aider.

Sur ces mots, le boy disparut, sans chercher à savoir ce que le docteur penserait de sa démarche. Comment il l'accueillerait. Que lui aurait dit le docteur ? « De quoi te mêles-tu ? Fous le camp, etc. » Ou alors : « Merci. »

« Pauvre Mlle Baune, se dit le docteur. Ceux qui vous entourent croient certainement plus que vous à ce "savoir" africain dont vous voulez seulement leur faire admettre l'exis-

tence. Ils y croient et lui rendent hommage dans les lieux secrets, comme cela convient aux Dieux d'Afrique. Il suffit de prêter l'oreille aux propos des fonctionnaires africains pour savoir que le commandant, à commencer par lui, a son "féticheur". Un homme tout crasseux à qui, cependant, le hautain chef de la circonscription confie ses misères, ses aspirations et qui intercède en sa faveur auprès des Dieux d'Afrique. Naturellement, tout cela a lieu dans la discrétion africaine, par l'entremise d'un commis de confiance, dévoué agent de liaison qui doit sa promotion à son silence et au succès des mille démarches qu'il effectue pour la gloire, la tranquillité de son maître. Oui, c'est bien connu : les difficultés des ménages, les difficultés avec les supérieurs, la crainte de perdre le poste, le désir d'avancer rapidement, le désir d'éloigner un collègue gênant. Tout cela s'étale le soir sur le carré de sable : l'échelle par laquelle les "devins" accèdent aux Dieux. Il est de bon ton d'afficher un mépris souverain pour ces croyances, ces pratiques nées de la mentalité primitive, mais chacun sait ce que fait le voisin. En réalité, un pacte tacite soude les uns aux autres devant un "danger" extérieur. Or,

Mademoiselle Baune, vous êtes ce danger ! Comment vous laisser envisager une seconde que ceux commis à la conversion des primitifs au rationnel, à leur initiation au monde cartésien, soient acquis à "ces choses" ! Qu'en diraient ceux de là-haut ? Et la carrière ? Mademoiselle Baune, vous vous trouvez face à une société secrète. »

« Le "féticheur" du juge, parent de son gardien, a un pied-à-terre chez lui. À une heure avancée de la nuit, l'interprète et le magistrat, à pas furtifs, se glissent dans la petite case, les conciliabules commencent. Mme Juge, après la gamme des produits pharmaceutiques pour se défaire de son embonpoint, s'en est remis à l'Afrique. »

« Le gendarme ne fait pas un pas sans sa trousse, laquelle comprend en priorité écorces et feuilles de la brousse africaine préparées contre les morsures de serpents. »

Ces évocations faisaient sourire le docteur. La société, à ses yeux, prenait une allure burlesque. Il se demandait si, en sa présence, Mlle Baune aurait été traitée comme elle le fut.

Le docteur eut à peine le temps de s'asseoir. Mme Commandant invita son monde à pas-

ser sur la terrasse, plutôt au « Jardin ». Une longue table : assiettes, fourchettes, cuillères, couteaux et serviettes empilés en occupaient le centre. Les domestiques apportaient les plats. Des petites tables étaient disposées sous les lauriers, dans la pénombre.

Un domestique était aux petits soins auprès de « l'étrangère ». Le docteur se servit et s'installa. Mademoiselle Baune vint à lui :

— Je ne vous dérange pas ? Puis-je m'asseoir ?

Elle tira la chaise sans attendre une réponse. Elle demanda des nouvelles du cuisinier qui s'était fait mal. Mais elle ne souffla mot de la discussion. Le docteur la trouvait gaie, nullement affectée par les assauts qu'elle avait dû subir. Le gendarme manœuvrait pour s'approcher du docteur et de Mlle Baune tout en observant sa femme qui parlait au juge. À la faveur d'un mouvement vers la grande table des victuailles, il se joignit à eux.

— Comment va le cuisinier, Docteur ?

Mlle Baune ne daigna pas lever le regard sur le gendarme. Elle demeura dans une attitude d'incroyable indifférence. Tout d'un coup, un domestique arriva :

— Madame vous demande, fit-il au gendarme qui, le visage malheureux, le suivit.

Mlle Baune sourit. Le juge vint à son tour :

— Docteur, c'est dommage que vous partiez tout à l'heure, moi qui voulais vous accompagner à la chasse demain.

Mais les yeux étaient sur Mlle Baune qui se comporta comme elle le fit avec le gendarme. Le docteur était quelque peu gêné. Fort à propos, Mme Commandant, par quelques battements de mains, annonça les attractions :

— À vos places, messieurs-dames !

Trois villageois firent leur entrée : un joueur de tam-tam et son instrument, une chanteuse, un danseur masqué : le « Sogoninkoum », tête d'antilope en cimier de casque, le visage voilé par un carré de cottonnade rouge brique percé de trois trous : les yeux et le nez.

Le chant se déploya. Le tam-tam partit en sourdine. Puis monta. Le danseur masqué fit un pas, bondit, pivota sur lui-même, bondit de nouveau, s'aplatit et se redressa : exhibition d'acrobate. Mlle Baune demanda au docteur de lui traduire le chant.

— « L'antilope est reine à la course et au

saut. Nul ne sait bondir comme elle ; jalouse, la panthère s'est jurée de la détruire. »

Le tam-tam monta d'un degré, le rythme gagna les spectateurs. Les jambes croisées, le gendarme dansait, le juge dansait. Les dames dansaient de la tête. Tout d'un coup, le commandant héla son cuisinier.

— Tu connais ce danseur ?

— Non, non, Commandant, répondit le cuisinier rapidement, sans aucune hésitation.

— Si ! Tu le connais. C'est toi qui l'a fait venir. Vous êtes du même village.

— Non, non, Commandant.

Les yeux du cuisinier exprimaient la frayeur.

— Appelle-le. Je veux voir son visage !

Le cuisinier ne bougea pas.

— Appelle-le ! hurla le patron.

Le cuisinier fit signe au joueur de tam-tam. Le joueur de tam-tam s'arrêta net. Puis, il alla au danseur et lui murmura à l'oreille. Le danseur, à son tour, murmura quelques mots à la petite fille. On se demandait ce qui allait se passer. Le danseur bondit, s'élança comme un bolide vers la sortie et disparut, happé par la nuit. On le suivit des yeux. Quand on revint à la chanteuse et au joueur, leur place était

vide. Il n'y eut pas de commentaires. Quelques rires vite étouffés devant la mine atterrée du commandant.

Le docteur en profita pour prendre congé. Mlle Baune aussi.

Traversant le jardin, le docteur sentit des regards dans son dos. Mlle Baune, comme pour défier quelqu'un, pouffa de rire.

— Ah ! Docteur, ce danseur, quelle Afrique !

La farce du masque était bien bonne. Mais le chef de la circonscription ne l'ayant pas appréciée, on se gardait de toute manifestation. Chacun attendait un lieu sûr pour s'esclaffer un bon coup. Lorsqu'on se retrouverait en cercle de confiance, les commentaires iraient leur train.

En reconduisant Mlle Baune, le docteur pensait à Besnier. Comment aurait-il réagi à cette discussion ? Que serait-il arrivé s'il y avait participé ? Et quel en aurait été l'effet sur son état ? Et le coup du danseur ? Comment l'aurait-il enregistré ? Le docteur était convaincu que l'absence de Besnier n'avait pas été une mauvaise chose. Besnier n'aurait pu assister à tout cela sans un petit

quelque chose qui lui aurait certainement porté préjudice.

Mlle Baune se dit contente de cette soirée fort utile pour sa documentation personnelle. Elle avait beaucoup appris. Mme Jules, en insistant pour qu'elle acceptât l'invitation, lui avait rendu un fier service. Mme Jules avait affirmé : « Vous ne le regretterez pas, croyez-moi. » — « Oui, mais je ne connais personne. » — « Le docteur y sera sûrement, ils feront tout pour qu'il y soit, comptez là-dessus. »

Le docteur attendait la suite, pensant que Mlle Baune évoquerait la discussion avec le commandant et son adjoint, mais rien.

Le docteur n'était pas fier à l'idée d'aborder son père pour demander son assistance. Non qu'il craignait un refus, mais en raison de tout un passé qu'ils avaient en commun et dont le docteur n'avait pas à se réjouir. En effet, dès l'âge de seize ans, le docteur n'avait plus accepté, dans leur totalité, les vues de son père sur « le patrimoine ancestral ». Les

premiers temps, il l'écoutait avec politesse. Il était convaincu, comme le disait l'instituteur, que ce qu'il entendait n'était que fruit de l'obscurantisme, de la superstition, cause du retard de l'Afrique. Quand le docteur, enfant, tombait malade, on lui préparait des mixtures qu'il faisait mine d'accepter en présence de ses parents mais qu'il se dépêchait de jeter dès qu'il ne se sentait plus surveillé. Plus tard, il se mit à discuter les idées qu'on lui proposait, critiquant, mettant en doute certaines « vérités ». Son père le considérait, malgré ses attitudes discourtoises, avec indulgence. Le vieux s'en prenait plutôt à l'école européenne qu'il accusait de dénaturer les enfants, mais, ajoutait-il, confiant et prophétique, « tout cela s'évanouira un jour, le pays et les ancêtres reprendront leur monde ».

Après deux ans de séjour en France, les théories que son père se faisait un devoir de lui enseigner irritaient le docteur. Cependant le vieux, obstiné, lui apprenait ce qu'il tenait des siens, enrichi de sa propre expérience. Parfois, le docteur l'écoutait, simple curiosité. Alors, triomphant et croyant venue l'heure de sa prophétie, le vieux prenait un accent impératif.

En route, le docteur se demandait par quels mots introduire ce qui le conduisait à son père. Il voyait celui-ci partant d'un éclat de rire et disant, satisfait : « Te voilà, après tes études et ton diplôme, aux pieds de nos pères. Je te l'avais dit. Leurs vérités savent attendre, elles ont confiance en leur force, et te voilà, après des années d'errement, converti à la sagesse, cette sagesse que j'essayais de te faire admettre. À présent, tu as compris. Prépare-toi à faire des offrandes aux âmes que tu as offensées par tes attitudes de suffisance, trouve-moi un taureau, un bouc et un coq rouge, je vais tenter d'intercéder en ta faveur. Tu sais à présent que tu n'es pas grand-chose devant nos Dieux, toi qui croyais détenir par ton savoir européen la clé de tous les mystères. »

Le docteur maudit, irrité, le destin qui avait orienté Mlle Baune et son fiancé vers lui. Il se demanda s'il ne ferait pas mieux, après son séjour en ville, de se récuser.

Le chauffeur avec qui, d'habitude, le docteur faisait la causette lors de ses déplacements, l'observait de biais, d'abord curieux, puis sombre. Le silence du docteur, son air soucieux devaient préoccuper le chauffeur.

Mais très africain, le chauffeur attendait patiemment un mot du docteur, son aîné. Ce mot ne venant pas, le chauffeur se mit à croquer de la cola sans arrêt, se raclant la gorge de temps en temps comme pour se signaler à l'attention de son patron.

Contrairement aux appréhensions du docteur, son père l'écouta longuement sans rien manifester. Après l'exposé, il devint méditatif. Le docteur crut tout juste percevoir dans son regard une lueur qui pouvait dire : « À présent, tu deviens un homme. Avec ces problèmes, tu accèdes au cercle des hommes. » Était-ce vraiment ce que voulait dire son père ? Celui-ci mit un temps avant de prononcer un mot. Puis, après avoir bien mâché sa cola, du moins le docteur le pensait :

— Je dois consulter deux de mes compagnons. Il nous faut demander conseil à Mandjigui et à Tiémoko-Massa.

Ces noms n'étaient pas inconnus au docteur. Il les avait souvent entendus à la maison. Mais il n'était pas enthousiaste pour se confier à des tiers. Aussi demanda-t-il à son père s'il était vraiment nécessaire de recourir à des « étrangers ».

— Ce ne sont pas des étrangers, trancha le vieux d'un ton agacé.

Le docteur se tut. Connaissant son père, il savait que toute discussion était inutile. Il lui parut évident qu'il devait se plier à la volonté de son vieux, à moins de renoncer à son aide.

Le vieux Mandjigui était le guide d'un curieux cercle dit des « Amis des Esprits », groupant des adultes des deux sexes. Chaque être humain a un génie qui le gouverne, qui crée ses succès et provoque ses échecs. Essayer de connaître son maître pour pouvoir faire bon ménage avec lui, tels étaient les buts de ce groupe. Par la musique, la danse, chacun entrait en communion avec son Esprit-Maître pour prendre ses conseils et directives.

Les fidèles se retrouvaient de temps à autre autour d'un curieux tam-tam, calebasse pleine d'eau sur laquelle est renversée une autre calebasse. Le musicien : une femme, officiant avec deux baguettes parées de cauris.

Le docteur se rendit chez Mandjigui de mauvaise grâce. Il fallait nécessairement passer par là. Après qu'il eut expliqué le but de sa visite, Mandjigui resta les yeux mi-clos, avec sur la tête son étrange bonnet.

— Reviens tout à l'heure, lui dit-il comme avec peine, je te parlerai.

À dix-sept heures, la cour était pleine. Des femmes endimanchées s'entassaient sur des banquettes ou des nattes parmi les murmures, face aux deux calebasses.

Soudain, le silence tomba. Mandjigui venait de faire signe à sa troupe.

La musicienne prit place. On pouvait entendre une mouche voler. Un chant lancinant domina le cercle, la musique l'accompagna. D'abord des sons lents, distants. Le chant monta avec un peu de chaleur. Une danseuse avança : danse gracieuse, geste étrangement ralenti, la tête allait d'une épaule à l'autre, seulement la tête. Puis les bras se tendirent et les épaules bougèrent. Les sons se rapprochant, le chant monta, les sons se bousculèrent, se chevauchèrent, crépitèrent, la tête suivit le rythme, d'une épaule à l'autre, va-et-vient à vous donner le vertige. Les bras, les mains, tout s'y mit : la tête, les épaules, les bras. Le feu, le vertige. La danseuse s'écroula. Mandjigui vint à elle. La danseuse parlait, Mandjigui écoutait. Mandjigui interrogeait. La danseuse répondait. Mandjigui approuvait de la tête, marquait sa surprise... Enfin la

danseuse se tut. Mandjigui fit signe à d'autres femmes. On souleva la danseuse, on la soutint, on la conduisit dans une pièce.

La musique reprit, un chant triste, une sorte de complainte, une autre danseuse. Soudain, Mandjigui d'un geste brusque, arrêta la musique, marcha vers le docteur et le tira de côté :

— La route est bonne, dis-le à ton père.

Le docteur hocha la tête et tourna le dos. La musique reprit. Qu'était-il venu faire chez cet homme ? Le docteur se posait cette question avec irritation. Il entendait déjà les réflexions des bien-pensants : « Il a recours aux féticheurs. » Ce qui aurait suffi à éloigner certains malades du dispensaire et à donner davantage de crédit aux « charlatans ».

Mais le docteur revoyait Besnier et Mlle Baune. Il savait la promesse qu'il leur avait faite. Il fallait persévérer. Son père fut satisfait des propos du vieux Mandjigui.

— À présent que tu es protégé, je dois t'expliquer ce monde que tu ne connais pas, lui fit-il. Tu as parlé de N'Tomo ? Il y a là-dessus une confusion dans ton esprit et dans l'esprit des Blancs qui t'ont instruit. N'Tomo est bambara, c'est un « masque » humain avec des

cornes, deux à huit. Il appartient aux jeunes garçons. Il se montre généralement après les travaux champêtres. Il livre la chasse aux sorcières et aux génies malfaisants. Les jeunes filles sont attirées par lui. N'Tomo dont il est question dans ton histoire est différent. Il est l'esprit de l'ancêtre Dounamba du Kouroulamini. Dounamba qui, pour sauver les hommes, a dû, sur le dos d'un animal, s'élever jusqu'aux nuées pour séduire Faro, la déesse en colère.

« Seuls les plus dignes parmi les anciens ont accès à N'Tomo. Comment a-t-on pu l'enlever ? C'est ce que j'imagine difficilement. Mais, à l'ère européenne, tout est possible. On ne respecte rien. Il faut restituer aux gens leur bien. La paix de tes amis est à cette condition. Toutefois, cela ne sera pas facile, aucun clan ne reconnaîtra avoir perdu son Dieu. C'est comme s'il criait "je suis maudit". La difficulté se trouve là. »

Le docteur écoutait son père avec déférence. Ce dernier fit un sourire dans lequel se lisait un peu de malice. Le vieux n'était pas dupe. La soudaine conversion du docteur ne devait pas lui paraître sincère. Le docteur

avait besoin de lui, de son aide, ce qui expliquait cette attitude.

Mais les indications du vieux ne laissèrent pas le docteur optimiste. Elles lui avaient montré un aspect de la question qui lui avait échappé. Il venait de s'en rendre compte. En effet, trouver le clan qui avait perdu son Dieu ne devait pas être une entreprise aisée. Qui oserait afficher avoir « perdu » son Dieu ? Qui oserait proclamer : « On a violé notre sanctuaire ? » Que diraient les autres ? Manque de sérieux, manque de vigilance, peu soucieux des traditions. Ces gens n'auraient plus droit au moindre égard de la part des autres villageois. Ils pourraient même être l'objet de raillerie. Des chants pourraient naître afin d'instruire la postérité de cette monstruosité. Le clan deviendrait un clan paria. Son malheur serait vite connu de toute la région, peut-être même du pays tout entier.

Le geste de Besnier apparut alors au docteur dans toute son énormité. Il prit à ses yeux une signification hautement inhumaine. Il était de nature à faire le malheur de plusieurs générations. En même temps, la vanité ou le ridicule de l'entreprise du docteur s'imposa à lui. Comment avait-il pu, avec une telle

légèreté, se mêler de cette terrible affaire ? Besnier et sa fiancée s'en iraient un jour, mais lui ?

Sa visite à Mandjigui lui parut dans toute sa signification. Son père devait percevoir tout le danger qu'il courait. Et son premier geste avait été d'assurer sa protection.

— Il faut retrouver le vendeur, lui dit son père, serein.

Le docteur le regardait, égaré.

— Peut-être faudra-t-il retrouver le vendeur, peut-être ne sera-t-il pas indispensable...

Le vieux sourit. Le docteur eut un rictus. Il n'osait toujours pas placer un mot. Il était dérouté et ne pouvait que s'en remettre entièrement à son père. Il sentit une fois de plus absurde et prétentieux d'avoir cru qu'il pouvait quelque chose dans cette affaire. Certes, il n'avait pas imaginé aboutir facilement, et vis-à-vis de Besnier, il s'était bien gardé d'afficher le moindre optimisme. Mais les difficultés, il les avait ou évoquées d'une manière toute théorique, ou situées à un autre niveau. Avec son père, il venait de toucher du doigt un obstacle auquel il n'avait pas songé : comment rendre la statuette si on ne pouvait

savoir à qui elle appartenait ? Or les raisons données par son père étaient parfaitement valables. Les villageois ne reconnaîtraient pas facilement s'être fait voler leur Dieu.

Le docteur eut soudainement envie de demander à son père s'il y avait quelque espoir ou s'il devait renoncer et en informer les Blancs qui l'avaient sollicité. Comme s'il avait compris, le vieux se redressa.

— N'Tomo sera rendu à ses fidèles. Ne t'en occupe pas. Dans les semaines à venir, tu sauras tout.

Il était sûr de réussir.

— Entendu, répondit le docteur, soulagé.

Son père leva sur lui un regard convaincu.

Sur le chemin du retour, la révélation que son père lui avait faite occupait toutes les pensées du docteur. Il était loin d'imaginer les difficultés qu'il pourrait rencontrer auprès des villageois. Dans sa naïveté, cela ne devait pas poser de problèmes. Les villageois devaient, depuis lors, avoir informé tout l'entourage de leur malheur et sollicité l'assis-

tance de tout un chacun. Le fait de n'y avoir jamais songé, de n'avoir jamais entrevu cet aspect de la question, vexait le docteur et le plongeait dans une certaine tristesse. Il devint pessimiste quant au succès de l'entreprise, et cela malgré les assurances de son père. Il voyait des obstacles un peu partout et se disait que son père lui avait un peu hâtivement promis le succès.

« Et s'il était mort, ce vendeur ? Ou s'il avait quitté le pays ? » Mais rapidement, le docteur s'efforça de chasser ces pensées qui signifiaient l'échec. Il était comme ce voyageur qui, ayant entamé allègrement une piste qu'il croyait facile, aboutit brutalement à un cours d'eau et se met alors à imaginer tout le long de son itinéraire d'autres cours d'eau et des obstacles divers.

L'accent convaincu de son père le rendait fort par moment. Il se trouvait alors stupide de douter du succès qui, pour le vieux, ne faisait pas l'ombre d'un doute. Pour garder son optimisme, le docteur évoquait une foule de souvenirs qui soulignaient le savoir de son père. Il se rappelait que souvent, à travers la ville, lorsqu'on le présentait à un vieux, celui-ci disait : « Ah ! Ton père est bien, il en sait

des choses. » Il revoyait les vieux venus de la brousse s'entretenir avec son père au fond de sa case : longs chuchotements entrecoupés d'exclamations sourdes ou aiguës. Il arrivait même à se rappeler que son père donnait des recettes contre les morsures de serpents et les fièvres.

Il se mit alors à admirer son père tout en se reprochant de n'avoir pas cherché à apprendre de lui. Parmi la foule des choses que son père lui aurait enseignées, il aurait mis à profit ce qui pouvait l'être. Il aurait laissé le reste. Cette analyse, il aurait pu la faire. Il aurait dû la faire au lieu de jeter l'anathème sur l'ensemble et risquer de s'aliéner l'amitié de son père. Heureusement que le vieux était encore en vie ! Cette réalité donnait un certain réconfort au docteur. Son père lui devint très cher. Il prit la résolution de gagner son amitié et d'effacer ainsi de la mémoire du vieux la désagréable image qu'il avait dû y laisser de par sa conduite antérieure désinvolte et, par moment, irrespectueuse. L'heure était venue de réparer les fautes.

Les faits qui venaient à l'appui de cette résolution se bousculaient dans l'esprit du

docteur. L'un d'eux se détacha, précis. C'étaient les vacances. Il était revenu au pays. Son frère l'avait pris en aparté : « Tu sais, un grand Maître est passé l'an dernier. Il chevauchait une hyène. Cet homme a ébloui tout le monde. Il s'arrachait les doigts et brandissait sa main sanglante qui, quelques secondes après, redevenait une main normale. Mais, avant toute démonstration, il rendit visite à notre père. Il le salua avec déférence et l'appela "Karamoko" (Maître). A la fin de son séjour, il s'adressa à moi : "Votre père est un Maître qui a renoncé à tout pour l'Islam". »

Le docteur l'avait écouté, amusé. Puis il avait souri, sceptique.

A la hauteur du campement, le docteur risqua un coup d'œil. Il pensait trouver Mlle Baune sur la terrasse ou dans la cour. Il aperçut quelques Européens autour d'une table avec bouteilles et verres. Il reconnut le gendarme et le juge. Mais il n'arrivait pas à distinguer ceux qui étaient de dos. Il se dit que Mlle Baune devait l'attendre chez lui, comme elle le lui avait laissé entendre : « Je suis impatiente de savoir ce que votre père en pense », lui avait-elle dit au moment de son départ. « Je viendrai aux nouvelles à votre

retour, vous me trouverez au passage devant le campement, ou dans votre salon, si vous le permettez. »

Elle n'était pas au salon. Déception. L'idée vint au docteur de se rendre au campement, mais il y renonça. « Après la promenade qu'elle s'était proposée de faire aux alentours du marigot situé à une bonne trotte de la ville, et dont l'accès n'est pas aisé, elle doit être rompue de fatigue », pensa le docteur.

Le matin, il ne la vit point. Il resta au dispensaire jusqu'à treize heures trente : rien. Il se dit qu'il était arrivé quelque chose à Mlle Baune. Puis, il écarta cette idée :

« Elle aurait envoyé un mot, une âme charitable m'en aurait informé. » Il se creusait la tête, maintenant convaincu qu'il se passait quelque chose, mais quoi ?

Il se leva, accrocha la blouse, décidé à se rendre au campement. Il avait laissé partir l'infirmier. Au moment où il traversait la véranda, Doumbia, un commis attaché au commandant, l'aborda.

— J'ai à vous parler, Docteur.

— Je vous écoute.

— Non, s'il vous plaît, au bureau, le pria-

t-il après avoir jeté un coup d'œil à droite et à gauche.

— Voilà... c'est-à-dire... enfin, vous ne me connaissez pas bien. Cependant je suis lié de longue date à votre famille. A B... nous habitons le même quartier, votre frère aîné est un ami d'enfance... Et puis, je suis un militant et mon parti m'a enseigné la vigilance. Dimanche, j'étais de permanence, le matin entre huit et onze heures. Mon bureau est attenant à celui du commandant avec une porte de communication. Je préparais les états de solde quand « la dame » du campement est arrivée. Je me dis que quelque chose allait se passer, je tendis l'oreille. La dame installée, le commandant, d'un ton assez dur, lui dit : « Votre fiancé est un malade mental, je vais être obligé de l'interner. Je regrette, mais en tant que responsable de la sécurité des gens, je ne peux le laisser circuler à sa guise. » La dame resta muette. Elle suffoquait. Puis, se ressaisissant, elle partit d'un éclat de rire.

— Ah ! La colonie ! Ainsi vous internerez mon fiancé comme ça. Mais voyons, êtes-vous médecin ?

— Je ne plaisante pas, Mademoiselle. Vous

avez tort de prendre ce que je dis pour une galéjade. Pour répondre à votre question, je ne suis pas médecin, mais je tiens ce que je sais de source certaine. Nul n'est plus qualifié que mon informateur.

La dame resta un temps frappée de stupeur. Puis elle se leva.

— Non ! Non ! cria-t-elle. Ce n'est pas vrai, ce n'est pas possible !

Le visage dans les mains, elle se mit à sangloter.

— Eh ! Si, ricana le commandant, la colonie est la colonie, comme vous le dites, Mademoiselle, et, pour l'Africain, l'autorité est l'autorité. Ici, elle est sacrée.

La dame pleura un moment, face au mur. Puis elle s'en alla. Je compris que mon chef faisait allusion à vous. C'est un complot destiné à vous brouiller avec la dame, à vous diminuer à ses yeux. Elle est jolie. Ils la veulent tous.

D'un bond, le docteur se mit debout, fou de rage.

— Quoi ? Quoi ? Quoi ? fit-il.

Doumbia leva les bras, bouleversé :

— Non ! pas cela. Qu'allez-vous faire ? J'étais le seul témoin. Après le départ de la

dame, le commandant m'a aperçu : « Tu n'as rien vu et rien entendu », me fit-il, menaçant. Je n'ai pas peur des représailles, mais je me dois à mon parti, le poste que j'occupe est important pour l'organisation. Je vous en supplie, ne faites rien pour le moment. J'ai d'ailleurs, dès l'après-midi, alerté mes camarades. Les domestiques du campement, qui sont des nôtres, nous ont tout appris ; c'est Nantouma, le gardien de nuit, qui est à la base de tout cela. Il ne cessait de répéter que le compagnon de la dame hurlait tous les soirs. M. Jules s'est rendu à la résidence du commandant le matin vers sept heures... Vous connaissez M. Jules...

Le docteur se rassied. Le fait que Mlle Baune l'ait cru capable d'une telle monstruosité l'avait blessé. Il ne désirait plus la revoir, jamais.

Doumbia, immobile, regardait le docteur.

— Vous savez, la vérité, elle la saura. Je voudrais seulement vous demander de ne pas commettre d'imprudences. J'ai confiance en la dame et, par son attitude, j'ai compris qu'elle vous faisait confiance. Autre chose : méfiez-vous de M. Jules. Il ne vous aime pas. Il n'aime pas le couple dont vous vous occupez.

Nous avons demandé aux domestiques d'être vigilants.

Le docteur remercia Doumbia qui prit congé, inquiet.

— Je compte sur vous. Nous sommes à votre entière disposition... mais, aidez-moi, ne faites rien qui puisse nous affaiblir.

Doumbia s'en alla en demandant au docteur de le laisser s'éloigner avant de sortir, précaution fort inutile, car s'il était « filé », on devait l'avoir vu et bien vu. Le docteur ne répondit pas. Il désirait tant être seul.

Le docteur cherchait l'attitude à adopter. Mais ses pensées allaient à la dérive. La colère, la déception, l'indignation le dominaient. Il ne sentait pas sa tête, seulement un bourdonnement et un poids sur la poitrine.

Une idée lui vint : se rendre au campement auprès de Mlle Baune comme si de rien n'était, entendre d'elle-même ce qu'elle pensait de lui. Il y renonça. Mais Besnier, oui, Besnier. Il ne pouvait abandonner Besnier qui était en dehors de tout cela. Et puis, ne plus aller au campement accrédirait les dires du commandant et le diminuerait davantage dans l'esprit de Mlle Baune.

Au campement, Mme Jules accueillit le docteur au milieu de la terrasse avec un sourire immense et des « Docteurs » kilométriques. Elle parlait à haute voix comme si elle voulait alerter quelqu'un que le docteur ne devait pas surprendre, quelqu'un qui l'attendait ou ne voulait pas le rencontrer.

Soudain, Mlle Baune quitta à pas précipités la chambre de son fiancé pour se glisser subrepticement dans la sienne. Chez Besnier, le docteur ne constatait aucun changement. Besnier se comporta comme d'habitude, lui parlant longuement des cauchemars de ces deux nuits. Le docteur en fut presque réconforté. Tout en se demandant si Besnier ne jouait pas. Il s'efforçait également de faire abstraction de tout ce qu'il savait. Il lui dit avec assurance que dans une semaine, une dizaine de jours au plus, le masque serait rendu à ses propriétaires. Besnier sursauta : c'était trop long. Le docteur lui fit part de l'écueil que son père avait signalé. Besnier reconnut que c'était là un problème. Il affirma qu'il s'en remettait au docteur. Ils se quittèrent.

Mlle Baune ne vint pas. Le docteur l'avait

attendue de minute en minute, imaginant l'explication qui lui aurait donné l'occasion de la traiter méchamment, de lui dire toute la déception qu'elle lui causait. En sortant, il fut tenté de frapper à sa porte pour s'enquérir le plus naturellement du monde de ses nouvelles. Mais il n'en fit rien. Le geste de Mlle Baune était une injure à ses yeux.

Il se rendit compte qu'il n'avait pas dit un mot d'elle, Besnier non plus. Cela ne lui parut pas naturel. Besnier avait dû jouer avec lui. Son comportement découlait d'un scénario monté. Lui, ne devait pas tourner le dos au docteur, il était son malade... Le docteur était révolté, mais aussi décidé à jouer jusqu'au bout. Il devait paraître ne rien savoir. Mais alors, pourquoi n'avait-il pas demandé à Besnier des nouvelles de sa fiancée ?

Discrétion, pensera Besnier. Cette stupide explication le soulagea. Il ne savait pas, pour être honnête, ce qui en lui était le plus touché, le plus amer, et aussi le plus triste. L'homme ou le médecin ? Il avait une forte attirance pour Mlle Baune. Elle était d'une nature gaie, directe, agréable. Avec elle, il avait le sentiment d'être dans un univers de fraîcheur.

Avec elle, tout prenait une allure distinguée et de délicate beauté.

La bouderie de Mlle Baune lui faisait de la peine. Mais que faire ? Il était condamné à se passer de sa compagnie. Il accepta le fait en s'efforçant d'éliminer Mlle Baune de sa mémoire.

Malgré ses résolutions, il ne put faire une bonne sieste. Il se tournait et se retournait sans cesse dans son lit. Il avait eu la confirmation brutale et douloureuse de tout ce que Doumbia avait dit. Ainsi, Mlle Baune l'avait cru capable d'un tel geste. La colère le gagnait, puis l'indignation. Son esprit errait de Mlle Baune au commandant, de Besnier à N'Tomo.

Finalement, il se leva et se rendit au dispensaire. L'infirmier de garde, curieux, fit l'étonné :

— Mais il n'y a pas d'urgence, Docteur...

Il n'avait pas d'explication à lui donner. Il avait besoin de se libérer du poids qu'il traînait. Malheureusement, les revues médicales dans lesquelles il se plongeait ne lui furent pas d'un grand secours. Son esprit était plein des mots du commandant. De l'image de Mlle Baune. De ce qu'elle devait penser de lui

à cette heure. Il se leva et arpenta la pièce. Puis il revint à ses revues, toujours prisonnier des mêmes pensées, du même mal.

On ne pouvait lui faire plus grave injure. Il luttait contre le violent désir de se rendre auprès du commandant et de le mettre en pièces. En des moments de calme lucidité, il revoyait Doumbia et sa figure angoissée. Doumbia l'avait informé. Ce qu'il appréciait beaucoup. Car s'il avait abordé Mlle Baune comme d'habitude, elle aurait eu à son endroit gestes et paroles qu'elle aurait certes regrettés par la suite, mais le mal aurait été fait. Cependant, Doumbia était également l'obstacle entre le docteur et la mise au point vers laquelle tendait tout son être.

Le docteur quitta le dispensaire vers dix-neuf heures. Il faisait nuit. Il passa devant le campement sans un regard pour ceux qui devaient s'y trouver.

Devant son domicile, un domestique du campement surgit de la pénombre.

— On vous attend chez vous, Docteur.

Il n'eut pas à chercher.

Mlle Baune était installée dans le salon, une revue entre les mains, naturelle, détendue.

— Ah ! vous voilà enfin ! Je viens vous demander des explications.

C'était un peu fort, elle jouait. Le docteur n'arriva pas à en faire autant. Il ne put que sourire.

— Oui, vous êtes passé voir votre malade et vous n'avez même pas demandé de mes nouvelles. Je ne compte donc pas ?

Il lui fit comprendre qu'il n'avait pas voulu la déranger. Elle devait se reposer des fatigues du dimanche, avait-il pensé. Ils se regardèrent quelques secondes. La vérité était dans les yeux de Mlle Baune : beaucoup de tristesse.

— Pouvons-nous passer dans votre bureau ? J'ai à vous parler.

— Je vous en prie.

Il la précéda. Sitôt qu'ils furent hors de la vue des domestiques, Mlle Baune changea de physionomie, ses yeux s'assombrirent. Elle fixa longuement le docteur. Il était face à elle, attendant ce qu'elle avait à lui dire. Elle baissa la tête et lui prit la main.

— Pardonnez-moi, murmura-t-elle.

Aussitôt, elle éclata en sanglots. Il l'entraîna vers la chaise. Ses mains couvrant son visage, elle sanglotait. Il attendit. Plus rien ne restait

en lui de la rage qui l'habitait quelques minutes plus tôt. Tout au contraire, il se reprochait l'état dans lequel il voyait Mlle Baune.

— Vous me méprisez, n'est-ce pas ?

— Non, pourquoi ?

— Je vous en prie, vous ne pouvez imaginer le martyre que j'ai souffert hier et aujourd'hui. Pardonnez-moi, j'ai douté de vous, je ne mérite pas votre confiance, votre amitié.

— Laissez. N'en parlons plus.

Elle lui raconta ce qu'il savait déjà par le commis Doumbia. Elle ajouta que c'est grâce au juge et au gendarme qu'elle avait compris le jeu de M. Jules et du commandant. Il l'écouta. Il était à l'aise de la voir calmée mais désolé de tout ce qui s'était passé.

Ils dînèrent ce soir-là en tête à tête dans le bureau.

Le lendemain, le docteur passa de bonne heure au campement. Besnier dormait. Mlle Baune faisait les cent pas sur la terrasse, les traits tirés. Elle se précipita vers lui.

La nuit avait été infernale. Son fiancé avait hurlé au point qu'elle s'était jetée sur lui, le secouant de toutes ses forces. Même éveillé, assis sur son lit, Besnier avait continué à hurler. Elle dut l'asperger d'eau. Elle était désespérée, l'état de son fiancé empirait. Il l'écouta longuement et lui prodigua des mots d'encouragement. Il ne s'attendait pas à cela.

La veille, après qu'elle l'eut quitté, il avait connu un état d'indicible soulagement. Mieux, une joie secrète, seulement altérée de temps à autre par l'image de sa douleur. Il l'avait vue pleurer, défaite. Il chassait constamment cette image dès qu'elle se présentait à lui. Un sentiment de réelle satisfaction l'anima le matin et lui faisait considérer ces heures difficiles comme un mauvais rêve.

Il arriva donc au campement, confiant, sûr d'y trouver une pleine confirmation de tout ce qu'il avait ressenti. Mais ses espoirs furent déçus. Il se trouvait en face de cette cruelle réalité qui signifiait aussi son impuissance, son échec : Besnier et ses cauchemars. Il se félicitait d'avoir su garder son sang-froid. Son calme surprit Mlle Baune et la rassura. Elle s'apaisa et lui répéta ce qu'il avait tant attendu d'elle.

— On s'en remet à vous.

Il n'y avait pas une seule note de doute dans son accent. Le docteur n'en fut que plus ferme dans sa conviction. Ils ne dirent pas un mot de ce qui s'était passé la veille.

Elle vint avec lui jusqu'à la piste. Au milieu de la terrasse, ils croisèrent M. Jules qui leur lança un regard hostile avec un bonjour de mauvaise grâce. Le docteur sourit. Mlle Baune feignit de n'avoir rien vu, rien entendu.

« Docteur, nous avons un étranger envoyé par votre père, un vieux pas commode. Il se dit votre parent, mais n'est sûrement pas un homme de la grande ville. Il est habillé comme ceux de la brousse. »

Le boy tourna les talons. Un envoyé de son père ? Le cœur du docteur se mit à battre fort. Peut-être la bonne nouvelle...

Le vieux était au pied du manguier, sur une peau de chèvre usée qu'il avait apportée avec lui. À côté, un fauteuil vide dédaigné. Il portait le boubou de cotonnade jaune sale de la brousse. Un bonnet de même tissu et de

même couleur. Il avait un chasse-mouche autour du poignet droit.

Il leva sur le docteur un regard indifférent, presque hostile. Le docteur le reconnut. C'était Tiémoko-Massa, un compagnon de son père qu'il avait toujours vu à la maison. Une joie mêlée d'inquiétude envahit le docteur. Que lui apportait-il ? Ses yeux n'annonçaient apparemment pas la bonne nouvelle. Cependant sa présence le rassurait. Mlle Baune et son fiancé sauraient qu'il avait fait de son mieux. En outre, avec la réputation qu'il lui connaissait, Tiémoko-Massa ne pouvait se déplacer en vain. À plusieurs lieues autour de B..., Tiémoko-Massa était considéré comme un maître. De nombreux citadins, fonctionnaires et commerçants, le consultaient pour la solution de leurs difficultés. On le chantait. On le craignait. Un homme puissant.

— Tu as grandi, lui dit l'ancien, sec, laconique.

Le docteur esquissa un sourire.

« Trouve-moi du tabac. »

Le docteur envoya un boy.

« Tu es un bon fils, assieds-toi à côté de moi. »

Il lui désigna le fauteuil : « C'est pour vous autres. »

Le docteur hasarda un coup d'œil sur son visage : visage mort. Deux petits yeux sans vie. Des rides au front, au coin des paupières. Le docteur attendit un mot tout en redoutant ses paroles.

— Tu as pris femme ?

— Non.

— Il est temps, c'est une question à résoudre.

— Je ne suis pas pressé.

— Ce n'est pas ton affaire à toi seul, mais celle de tous.

— Mon mariage ?

— Oui, ton mariage.

Tiémoko-Massa fixa le docteur, détourna le regard et murmura : « Si un message n'élève pas l'homme et la femme au-dessus d'eux-mêmes, ils deviennent bien souvent, dans leur case, deux lions pris au piège ; et deux lions pris au piège s'entre-déchirent parce qu'ils perdent le sens des choses. »

Le docteur ne broncha pas. Le vieux leva les yeux sur lui.

— La pluie a été bonne, ici ?

— Oui, le mil est bien venu.

- C'est une bonne chose.
- Je ne t'ai pas vu au village.
- J'ai été envoyé ici dès mon arrivée.
- C'est ce qu'on m'a dit.

Le boy revint sur son bruyant vélo. Le vieux prit son tabac, éternua et poussa un soupir.

- Je viens m'occuper de tes amis.

Tournant le dos au docteur, il s'allongea sur la peau de chèvre. Le docteur prit la piste du campement, comblé. Mais à deux pas de l'entrée, il s'arrêta tout surpris et embarrassé. Il s'était rendu soudainement compte que sa démarche était pour le moins prématurée. Qu'allait-il dire à Besnier et à Mlle Baune ? « Le vieux est venu nous aider. » Besnier et sa fiancée s'attendaient d'un moment à l'autre à restituer aux villageois leur idole pour voir du coup la fin de leurs tourments. La nouvelle dont il était porteur serait bien mince à leurs yeux...

Le docteur hésita. Cependant, au fond de lui-même, la certitude de l'heureuse issue prenait racine. La présence de Tiémoko-Massa lui faisait entrevoir la réussite. Il savait qu'un ancien du rang de l'ami de son père ne se hasarderait pas dans une entreprise sans être assuré d'y trouver un surcroît de prestige.

Tiémoko-Massa était connu de plus de la moitié du pays. De lui, on ne savait que succès, tours de forces, triomphe. Là où d'autres n'osaient rien tenter, il opérait avec aisance. C'était ce qu'en disait son père.

Par ailleurs, il savait, comme tout le monde, que l'échec d'un Tiémoko-Massa signifiait sa ruine : « Il est lâché par les ancêtres. Il a perdu ses forces. » Et de bouche à oreille, de village en village, chaque homme, chaque femme apprendrait la chute d'un grand. Alors, d'autres têtes obscures qui végétaient dans les ténèbres feraient leur apparition, candidates à la succession, avec des références, des titres que nul n'aurait osé avancer du temps où le Maître dominait les consciences. Alors, alors, le Maître deviendrait petit, plus petit qu'il ne l'avait jamais été. Celui devant lequel on s'effaçait à vingt pas se voyait toisé par le commun des mortels. Ceux de son âge que les ancêtres n'avaient jamais favorisés pouvaient croire venue l'heure de prendre leur revanche. Ils nargueraient le Maître déchu, ne manqueraient aucune occasion de lui rappeler la chanson « Marcher hier et ramper aujourd'hui ».

Le Maître resterait plus seul qu'il ne le fût jamais. Même ses proches, craignant d'être frappés par la malédiction qu'il serait censé traîner, prendraient leur distance. Il resterait ainsi : hier Dieu, aujourd'hui moins que le plus déshérité des hommes, jusqu'au jour où l'occasion lui serait donnée de montrer que ce qui se disait n'était que honteux mensonge ; frapper un insolent qui se serait risqué à lui lancer un défi public : « Je lève la main, frappe et prends mon souffle dans les huit jours si tu es toujours celui qui a été. » La mort de cet audacieux déclencherait la panique.

Les bouches se refermeraient. Les villageois oublierait ce qu'ils se disaient. Des présents afflueraient. Ceux qui avaient été trop bavards à propos du déclin du Maître essaieraient de se faire oublier en changeant d'air pendant une ou deux saisons de pluie, non sans recommander à leurs parents d'être parmi les plus empressés autour de celui qu'ils avaient cru fini.

Tiémoko-Massa n'aurait donc pas risqué une si glorieuse carrière par simple goût du jeu. « S'il est là, c'est qu'il est sûr de son coup.

De cette affaire, il sortira encore plus grand, plus puissant », raisonna le docteur.

Mais le docteur ne pouvait faire partager cette conviction à ses amis. Mlle Baune et son fiancé trouveraient que les choses n'allaient pas vite. Ils avaient oublié les longs mois durant lesquels ils avaient traîné de cabinet médical en cabinet médical, de clinique en clinique.

S'il leur apprenait l'arrivée du vieux, Besnier et sa fiancée pourraient espérer la conclusion de l'affaire dans les heures à venir. Et leur déception serait grande si les choses devaient traîner. Le docteur voyait Mlle Baune, le visage las, il l'entendait : « Docteur, je crois que nous allons rentrer. Merci mille fois pour tout ce que vous avez fait. Nous vous avons causé assez de tracas. »

Or le docteur ne pouvait accepter une telle éventualité. Tout compte fait, il valait mieux rentrer à la maison, se dit-il, éviter de créer de faux espoirs chez ses amis. Il tourna les talons. Mais c'était trop tard. Mlle Baune, sans doute avisée par les domestiques du campement, était là.

— On fait les cent pas, Docteur ?

— Oui, un peu de footing.

— Je désirais vous voir. Savez-vous ce qui m'arrive ? Je suis invitée à dîner demain à la résidence. Naturellement, j'ai décliné. Je ne vais plus me jeter dans un piège. Si vous saviez ce que tous ces gens m'exaspèrent. Ah ! si je pouvais ne pas les voir !

— Ah !

— À propos, savez-vous que lors du dernier dîner, j'ai eu une véritable bagarre avec eux ? Une discussion qui m'a permis de savoir ce que vaut ce petit monde guindé et suffisant.

— Je suis au courant, soit dit entre nous.

Elle montra sa surprise. Le docteur lui expliqua alors comment il avait été informé. Elle sourit.

— Et moi qui évitais de vous en parler.

— Pourquoi ?

— Je ne voulais pas vous indisposer contre eux. Mais croyez-moi, ils ne sont pas intéressants, pas drôles du tout.

— Vous généralisez un peu trop vite.

— Oui, peut-être. Ainsi, vous saviez tout. M. Mornet nous disait qu'en Afrique, on ne pouvait rien cacher aux Africains.

— C'est exagéré. En tout cas, faites attention et soyez diplomate dans votre refus.

— Je voulais vous annoncer également que

j'ai commencé à apprendre le bambara, cela m'aidera à tuer le temps. J'ai deux professeurs, le cuisinier et un boy.

— Bonne idée, je contrôlerai votre travail. Et Besnier, que fait-il ?

— Des romans policiers. C'est sa passion depuis quelques jours. Je vais vous quitter, c'est l'heure de mon cours, le cuisinier doit m'attendre.

— *Ka'nsoni* (à bientôt).

— *Ka'nsoni* !

Le docteur retourna à la maison. Il s'installa à côté de Tiémoko-Massa. Il espérait tirer quelque chose de lui. Son programme, ses intentions, des conseils... Peine perdue. Le vieux, tout absorbé par la lecture des signes divinatoires sur un carré de sable, feignit de l'ignorer. Le cuisinier et le boy, immobiles, fortement impressionnés, observaient de la véranda. Le docteur resta quelques minutes avec l'espoir d'être éclairé d'un moment à l'autre par ce singulier personnage qui paraissait, par les signes auxquels il avait le regard

rivé, entretenir un dialogue avec des êtres du fond de la terre. Tiémoko-Massa ne leva pas les yeux sur le docteur. Voulait-il qu'il fît les premiers pas ? Il le pensa et aussitôt engagea la conversation.

— As-tu besoin de quelque chose ?

— Je te le dirai.

C'était clair. Ces mots avaient frappé le docteur en pleine poitrine. Il avait compris. Le ton laissait percevoir un certain agacement. Il n'avait plus qu'à s'en aller, qu'à attendre l'heure que choisirait le Maître pour lui dire ce qu'il croirait utile de lui apprendre.

Le docteur se leva et n'eut même pas droit à un seul regard de cet impossible vieillard qui demeura penché, le regard absorbé par le carré de sable.

Le lendemain, au réveil du docteur, Tiémoko-Massa avait disparu. Le boy l'avait vu partir, un vieux sac tout crasseux en bandoulière, la peau de chèvre sous le bras, s'appuyant sur un long bâton noueux. Il l'avait longuement observé dans ses préparatifs et

s'était contenté de lui dire : « Bonne route. » Le vieux l'avait regardé, méfiant et soupçonneux, avant de répondre par un simple grognement.

Le boy avait à peine fini de parler au docteur que Mlle Baune parut.

— Docteur, vous avez une minute ? Je voudrais vous montrer quelque chose au campement.

Le docteur la suivit. Mlle Baune souleva un sac sous le lavabo et découvrit un gros serpent noir avec des reflets métalliques.

— Tard dans la nuit, il m'a semblé que quelqu'un tentait de forcer notre fenêtre. Je me suis levée. Je l'ai aperçu. J'ai pris le revolver d'André et j'ai tiré deux coups. C'est étrange... Les serpents d'Afrique savent forcer les fenêtres, Docteur ?

Le docteur contempla le serpent mort et hocha la tête.

— Vous avez toujours votre arme à portée de main ?

— Oui.

— C'est bien, ne vous en séparez jamais.

Trois jours plus tard, Tiémoko-Massa reparut. Il s'installa sous le manguier, avare de gestes et de paroles. Le docteur l'avait attendu. Il avait guetté son retour, anxieux. Il se demandait ce qui se passait. Mais face à lui, il n'avait plus rien à dire, plus rien à demander. Il n'avait pas pu garder le secret de son entrée en scène et avait dû en informer Mlle Baune.

« On s'occupe de nous, lui avait-il dit tout en l'invitant à la patience. Le temps, pour nos vieux, n'a souvent pas d'importance. »

Elle avait bien accueilli la nouvelle et, malgré la mise en garde, avait affiché un optimisme qui mit le docteur quelque peu mal à l'aise.

Le docteur avait raison d'être prudent. Les choses traînèrent en longueur. Le vieux disparut trois ou quatre fois, toujours muré dans son cruel silence. Une dure épreuve commença pour Besnier, sa fiancée et le docteur.

Le dixième jour de l'arrivée de Tiémoko-Massa, Mlle Baune perdit patience.

— Alors, Docteur ?

— Je ne sais rien, Mademoiselle.

On eût dit que l'attente avait usé Mlle Baune, sa voix était angoissée. Le docteur non plus n'était pas serein. Ils avaient l'un et l'autre les nerfs à fleur de peau.

Elle fit d'autres visites au docteur avec le même mot qui devint un cri, un cri de détresse auquel le docteur ne pouvait malheureusement répondre que par : « Toujours rien ! »

Le docteur espaça ses visites au campement. Il se contenta du téléphone pour prendre des nouvelles. Un jour, à bout, Mlle Baune vint au dispensaire.

— Docteur, je crois qu'il n'y a rien à faire. Dites-le nous. Je sais que nous sommes devenus une charge pour vous. Parlez-nous franchement.

Le ton était exaspéré, les yeux exprimaient l'irritation, une profonde tristesse mais aussi un faible espoir qui demandait à être réanimé, qui appelait à l'aide.

— Pourquoi dites-vous cela, Mademoiselle ? Pensez-vous qu'à l'hôpital il aurait été sur pied en un si court laps de temps ? N'avez-vous pas assez d'expérience en la matière ?

C'était dur. Mais peut-être nécessaire. En tout cas, l'effet en fut immédiat. Après

quelques secondes de silence, une autre voix, plus libre, fit entendre d'autres mots :

— Excusez-moi, mais je suis épuisée, cette attente, ce silence... Je deviens folle. Je suis stupide. Croyez-vous toujours ?

— Jusqu'à preuve du contraire, oui !

Un faible sourire, une lueur d'espoir dans les yeux :

— Vous gagnez toujours, Docteur.

Un visage moins crispé, se détendant à vue d'œil. Un sourire franc. Elle se leva, énergique, apparemment triomphante du trouble qui l'avait conduite au docteur.

Tout alla bien quelques jours, mais progressivement la voix au téléphone perdait de sa clarté, de son assurance, et devint un simple murmure, un murmure triste.

Un matin, Manfa, chef boy du campement, présenta au docteur un tube d'aspirine.

— M. Jules nous a ordonné de mettre tous les jours un peu de cette poudre dans l'eau de boisson de M. Besnier. Il dit que c'est son médicament.

Le docteur prit le tube, en versa un peu du contenu dans la paume de sa main.

— Il vous a donné autre chose ?

— Non.

— Ne faites rien. Ne mettez jamais rien ni dans la boisson, ni dans la nourriture de M. Besnier et ne dites rien à personne. Apportez-moi tout ce que M. Jules vous donnera pour Besnier.

Le docteur fit appeler Mlle Baune.

— L'eau du campement n'est pas toujours sans risque, lui dit-il. Il y a beaucoup de cas de dysenterie. Faites provision d'eau minérale. Toute bouteille débouchée doit être consommée sur place. Pour ce qui est de la nourriture, prenez vos repas avec les autres pensionnaires. Jamais seuls.

Mlle Baune fixa longuement le docteur, mais ne dit rien.

Une autre longue et pénible semaine s'écoula. La seule vue du vieux Tiémoko-Massa exaspérait le docteur. Il finit par ignorer l'existence même de cet homme qui, pour lui, était presque un imposteur. Les allées et venues du vieux ne l'intéressaient plus. Il s'en ouvrit à son père. Celui-ci insista : « Sois

patient, il y arrivera ; et surtout méfie-toi, ne sois pas incorrect avec lui. »

C'était un dimanche. Il était midi trente. Le docteur se trouvait au salon avec des amis de passage. Tiémoko-Massa revint d'une de ses « fugues » et le fit demander. Cela faisait vingt jours qu'ils s'ignoraient, vingt jours durant lesquels le docteur avait appris à détester le vieux.

Le docteur arriva à lui, l'œil mauvais, prêt à lui dire son fait. Mais le vieux eut le dessus dès les premiers mots.

— Demain, nous irons porter N'Tomo. Préviens tes amis.

Mlle Baune sourit, ce genre de sourire qui se situe au seuil des larmes. L'attente avait éprouvé ses nerfs. Elle ne croyait plus à ce qu'elle avait espéré et auquel elle avait sacrifié tant de choses ! Elle n'osait plus y croire. Elle avait peur de tout, surtout de l'espoir, même le plus faible.

Le docteur la contempla sans un mot. Il aurait tout donné pour qu'elle retrouvât ce qu'elle avait perdu et qui lui allait si bien, cet optimisme rayonnant qui s'étalait dans son

regard, dans son sourire et que même sa démarche exprimait avec tant de générosité. Mais le docteur avait également perdu dans cette épreuve. En chacun d'eux, le doute avait pris place. Ils parlèrent de tout et de rien pour meubler la demi-heure qu'ils passèrent ensemble.

Au moment où il devait la quitter, elle le fixa longuement :

— Croyez-vous vraiment que c'est la fin ? Ou alors faudra-t-il encore attendre dans cet état ? Oh ! Parlez-moi !

— À vrai dire, je n'en sais trop rien. Je ne peux rien tirer de ce vieillard. Je ne puis rien vous dire. Désolé de vous décevoir.

Le lendemain, dans l'après-midi, Besnier et sa fiancée étaient dans le salon du docteur avec une valisette et la caisse qui contenait N'Tomo.

Tiémoko-Massa pointa l'index vers la caisse.

— Cette caisse reste ici. Nous ne l'emportons pas. Il n'y a rien là-dedans.

— Comment ? fit le docteur. C'est la caisse où se trouve N'Tomo.

— Non, N'Tomo est avec moi.

Stupeur :

— Quoi ? firent en même temps Besnier et sa fiancée.

Le docteur ouvrit la caisse. Le vieux avait raison. Elle était pleine de morceaux de bois. Tiémoko-Massa cracha son tabac.

— Les Blancs sont tenaces et rusés. Nous aussi savons marcher sur nos jambes.

Le docteur, Mlle Baune et Besnier se regardèrent.

— C'est pas vrai ! dit Mlle Baune. Ah ! cette Afrique !

Le docteur prit une cigarette dans sa poche. À ce moment, la Jeep du gendarme pénétra dans la cour.

— Qu'est-ce que c'est ? interrogea Tiémoko-Massa.

Besnier et sa fiancée se tournèrent vers le docteur. Celui-ci haussa les épaules et marcha comme à contre-cœur à la rencontre du gendarme. La Jeep s'arrêta sous le grand flamboyant dont les fleurs pourpres ornaient la cour du docteur. Le gendarme descendit du véhicule.

Sans préambule, il présenta au docteur un tube d'aspirine qu'il tenait enveloppé dans un mouchoir.

— Docteur, il y a quelque temps, un des domestiques du campement vous a apporté un tube semblable. M. Jules leur avait ordonné d'en verser le contenu par petites doses dans la nourriture de Besnier. Avez-vous pu savoir de quoi il s'agit ?

Le docteur prit le tube, le tourna et le retourna, le déboucha, versa un peu du contenu dans sa main. Il huma la petite tache blanche, la fit disparaître dans le tube qu'il referma.

— Non, pas encore. J'attends la réponse du laboratoire.

— Avez-vous une idée ?

— Je pense qu'il s'agit d'arsenic.

— Vous avez raison. Il s'agit bien d'arsenic.

La police centrale vient de mettre la main sur un des préparateurs de la Grande Pharmacie. Il a tout déballé. M. Jules était un de ses clients. Il l'approvisionnait en morphine. Tout dernièrement, M. Jules lui a fait une commande qui lui a paru bizarre : l'arsenic. Il lui en a trouvé trois tubes... Je vous avoue, Docteur, que je suivais l'affaire. Les boys

m'avaient apporté un tube le jour où vous avez reçu le vôtre. Et puis, Nantouma le vieux gardien du campement s'était confié à un de mes auxiliaires. M. Jules lui avait ordonné d'introduire des serpents-cracheurs dans la chambre de M. Besnier. Il s'est exécuté une première fois. Mlle Baune a tué le serpent, le gardien a pris peur. Il n'a plus rien fait.

Le docteur rendit le tube au gendarme et alluma sa cigarette.

— Quelle histoire ! fit-il. Je me demande vraiment pourquoi M. Jules en veut tant à Besnier. Besnier est un ancien de cette région. M. Jules également. Qu'est-ce qui a pu les opposer au point que le gérant du campement veuille éliminer Besnier ? Mais cela est de votre ressort à vous...

Le gendarme émit une sorte de grognement.

— J'ai demandé à M. Jules de se tenir à la disposition de la gendarmerie. Je ne veux pas le faire venir au poste, cela ferait trop de bruit. Mais je pense que le moins qu'il puisse récolter sera quelques années de sursis et de foutre le camp d'ici.

Le docteur hocha la tête. Un temps s'écoula.

— Je ne veux pas vous retarder, Docteur. Je souhaite plein succès à votre entreprise, mais voyez-vous, tout serait tellement simple si nous autres, Européens, savions apprendre à marcher au rythme des autres. Non pour leur faire plaisir, mais simplement pour bien nous comprendre nous-mêmes.

Le gendarme tourna le dos. Le docteur resta un temps à le regarder partir. Puis il rejoignit ses compagnons. Ils se mirent en route après que le docteur eut donné des instructions à son infirmier-major.

Le vieux Tiémoko-Massa était à côté du chauffeur. Le docteur, Mlle Baune et Besnier occupaient les banquettes arrière de la camionnette. Ils roulèrent dans le silence des heures durant sur une piste rouge de latérite que les hautes herbes menaçaient de chaque côté. Perdreaux, tourterelles et engoulevants s'envolaient devant eux pour se poser plus loin, toujours sur leur chemin.

En d'autres temps, Mlle Baune aurait posé une foule de questions sur les fleurs dont une infinie variété s'étalait de part et d'autre de la piste. Mais elle était toute rêveuse, un voile d'appréhension sur le visage. Le docteur était nerveux. À l'approche de l'heure tant atten-

due, il se demandait si tout cela aboutirait à quelque chose. Il souhaitait de tout cœur la fin des malheurs de Besnier. Il n'osait envisager une autre issue à l'ultime démarche qu'ils venaient d'entamer. Ils jouaient leur dernière chance. Après elle, le néant. Le docteur était hanté par ce néant, ce qui le rendait indifférent à ce déploiement de couleurs auquel la nature jouait sous leurs yeux.

L'auto roulait, cahotant, faisant gicler l'eau que les crevasses avaient accumulée. Chacun se taisait. Chacun était aux prises avec ses propres pensées. Le docteur comprit que cette histoire avait une portée qui, de loin, dépassait Besnier. Tout un monde était concerné.

Dans un certain sens, cette histoire était aussi une épreuve pour l'Afrique. Un examen qu'elle avait à passer. Tous ceux qui avaient orienté Besnier et sa fiancée vers cette voie croyaient en l'Afrique. Et le docteur, malgré tout, avait adhéré à leur thèse, sans grande conviction au début, voire sans conviction du tout, en joueur, en dilettante. Mais à présent, il était engagé. Que de sceptiques avaient dû traiter Besnier et sa fiancée d'extravagants, de farfelus à la nouvelle de leur projet ?

L'affaire prit soudain aux yeux du docteur une inquiétante dimension. Il regardait Tiémoko-Massa. Charlatan ou sage ? Le vieux avait-il une claire idée de l'enjeu de cette démarche ? Devait-il être admiré ou lapidé ? Imaginait-il que ce qu'il ferait contribuerait à donner à l'Afrique, dans l'esprit de beaucoup de gens, tel ou tel visage ?

Le docteur observait Tiémoko-Massa, impassible, droit, sans un mot ni un geste. Contrairement à ses habitudes, il ne crachait même pas. Un simple regard de temps en temps...

Après des heures et des heures, l'auto s'arrêta sous un figuier géant. La lune avait disparu. Le ciel s'était dégagé de la nuit. Une lueur calme et tranquille naissait alentour. Tout était immobile... Ils descendirent. De son long bâton, Tiémoko-Massa désigna une piste entre d'épais buissons. Besnier s'y engagea, puis Mlle Baune. Le docteur ferma la marche. Ils s'enfoncèrent dans le silence de la brousse. Un silence d'air humide et de chaudes senteurs. Au loin, les faux-colatiers et les baobabs découpaient leur masse endormie dans le clair-obscur de l'horizon. Ils avançaient. Et la brousse, lentement, se refermait

sur eux. Le silence de la savane les accompagnait. Les précédait.

Soudain, les jappements des hyènes couvrirent la savane. D'abord lointains, puis de plus en plus proches, comme si elles étaient là, à deux pas de Tiémoko-Massa et de ses amis.

Le vieux Maître ne broncha pas et le rythme de ses pas demeurait le même. Aux jappements des hyènes s'ajoutèrent ceux des chacals, parmi les crissemments des insectes. Des chauve-souris voletèrent. Puis des engoulevants. Les « gui-gui » des hiboux s'élevèrent tout autour.

Le concert s'amplifiait. La savane vibrail. Tout semblait animé. Tout criail. Tout hurlail.

Tiémoko-Massa avançail au même rythme.

Soudain s'éleva du fin fond de la brousse les rugissements du maître de tous : le lion. Et ce fut le silence.

La vague angoisse de la nuit venail de faire place à la certitude de la mort : l'image du lion à la crinière chargée de sang.

Les jappements s'évanouirent. Plus de « gui-gui » des hiboux. Rien. Sauf le bruissement lointain d'une cascade.

La mort s'était installée avec toutes ses

dimensions dans le cœur de chacun comme le jour s'inscrivait sur le front de la nuit.

Ils marchèrent encore longtemps.

Le ciel, peu à peu, s'éclaircissait, découvrant quelques rares étoiles qui y traînaient.

Les coqs des hautes herbes rompirent le silence : « Koukourou-Koukourou. » Puis le coassement des grenouilles.

Tiémoko-Massa leva son bâton vers l'horizon et sa voix vibra :

« Par toi les hommes ont appris que les Dieux venaient à eux. Tu annonces la goutte d'eau. Tu célèbres la goutte d'eau. Si la goutte d'eau ne crée pas la vie, elle lui donne sa substance. Elle consacre sa forme. Là où tu chantes, le pacte de la grande harmonie dirige l'homme et la vie. Mille couleurs célèbrent l'existence. Les couleurs qui assainissent les rêves. Les couleurs qui insèrent chacun dans l'immense courant de la création. Tu chantes la vie apte à élaborer les teintes de l'éternité. Tu chantes la vie protégée des rêves de substitution, de contrefaçon et de malfaçon : la vie porteuse de mille promesses de vie. Là où tu chantes, les parfums de la terre mouillée pénètrent toutes les sèves, et les sèves fécondées font éclater dix mille

perles sur le front de la brousse. Là où tu chantes, l'esprit trouve dans le souffle pur du ciel le repos et la paix : promesses continues de rajeunissement.

« Tu vis le rythme des premiers matins. Tu commémores le soleil disparu. Tu salues l'agonie de la nuit. Tu es le chantre de la continuité et du renouvellement. On te rend ton salut, le monde nous est commun. À travers toi, nous saluons tous ceux qui nous entourent et qui baignent avec nous dans le grand courant novateur. Il est dans l'ordre des choses que la vie se nourrisse de la vie.

« Il est dans l'ordre des choses que la vie s'alimente à la source vive de la vie. Mais la vie qui gaspille la vie s'échange contre la mort muette et stérile de la pierre et du feu.

« Nous te saluons. À travers toi, nous saluons tous ceux qui nous entourent et qui installent le village dans les mystères des êtres et des choses. Dans l'intimité secrète de tout ce qui est. »

Lentement la brousse s'éveilla. Un bruissement ample et doux suivi d'un froissement rude, saccadé. Des singes guetteurs de la

savane formaient un cortège à Tiémoko-Massa : c'étaient des cynocéphales, des singes à tête de chien. Contrairement à leurs habitudes, ils ne hurlaient pas, ils ne taquinaient pas, ils ne jouaient pas. Ils marchaient au rythme des hommes, ils imitaient les gestes des hommes. Ils étaient silencieux, sérieux, préoccupés comme eux. À mesure que Tiémoko-Massa et ses compagnons avançaient, les singes devenaient nombreux. Ils envahirent la piste jusqu'à se faufiler entre les hommes. Mais tout d'un coup, ils disparurent. Tiémoko-Massa poussa un grognement mais ne dit rien. Ils continuèrent leur marche vers le soleil qui s'échappait de son nid.

Des nuées d'aigrettes blanches jaillirent des hautes herbes. Elles survolaient le convoi. Elles le frôlaient parfois. Leurs longues ailes blanches ramaient lentement en caresses aériennes. Elles planaient aussi, et le souffle de leurs ailes de soie blanche, de leurs moelleuses ailes de rêves, devenaient caresses lumineuses dans la chevelure d'or de Mlle Baune.

Enfin elles prirent de l'altitude. Le froissement rude reprit alentour. Des biches gambadèrent au loin, bondissant de part et d'autre

de la piste en un fantastique ballet de grâce. Des bruits de sabots autour de la piste, galops puissants. Antilopes-cheval ? Oui, c'étaient bien les antilopes-cheval. Elles surgirent des fourrés, fières, martiales, splendides. Sur leur robe fauve brillant de perles de rosée se détachait le châle noir des crinières humides. L'une d'entre elles chemina vers Tiémoko-Massa et leva sur lui ses grands yeux lumineux et timides comme le ciel d'aurore de cet étrange matin.

Le vieux Maître continua, le regard noyé dans le mystère de l'horizon naissant.

Un puissant vol d'oies de Gambie dont le noir et blanc striait un ciel qui plus hardiment prenait le parti de la lumière. Peruches, perroquets, tourterelles passèrent. Des sons aigres de trompette : c'étaient des grues couronnées. Ces oiseaux à longues pattes et à tête parée de bouquets de fils d'or. Le sifflet mélancolique des petits calaos leur fit écho.

À ce concert aérien, buissons, termitières et fourrés répondirent par le « grre-grre » des perdrix, le caquètement des pintades et les appels amoureux de la canepetière.

La savane émergeait de l'angoisse de la

nuît. La savane respirait l'aurore. La savane chantait.

La piste disparut au pied d'une colline boisée de karité et de néré. Ces arbres, amis du village, source de nourriture, frangeaient ce ridicule coteau que la main de l'invisible avait dû oublier là.

Tiémoko-Massa leva les yeux comme s'il interrogeait l'invisible. Pourquoi ce coteau ? C'est alors qu'il aperçut, au sommet de la colline, une panthère qui semblait faite de brume et de pierre. Il claqua les lèvres, alors que Mlle Baune marchait déjà tout contre le docteur...

La panthère disparut. Comme si la brume dont elle était issue l'avait reprise.

Ils arrivèrent dans un village. Poules, canards, chèvres et moutons déambulaient autour du grand arbre. Des pies bleues jassaient.

Deux hommes vinrent à leur rencontre. Ils échangèrent des formules de politesse avec le vieux et le précédèrent sur la piste humide à moitié mangée par les herbes. Quelques femmes qui venaient vers eux s'écartèrent de

la piste et attendirent leur passage, les pieds dans la boue. Un groupe d'hommes s'effaça également, non sans avoir marqué à Tiémoko-Massa leur profond respect.

— Grâce à toi, nous avons paix et bonheur.

Le vieux grogna et continua. Des petits lézards couraient sur la piste et faisaient danser les tiges d'herbe.

Dans la concession où ils pénétrèrent, un vieillard les attendait. Longues formules de politesse avec Tiémoko-Massa. Les deux villageois installèrent le docteur, Mlle Baune et M. Besnier dans des cases séparées. On leur offrit du lait et des poulets grillés. Les enfants s'étaient groupés dans le vestibule. Le docteur invita Mlle Baune et son fiancé à se détendre :

— Il y aura peut-être un bout de chemin à faire à pied.

Ils se regardèrent, perplexes.

« Sait-on jamais ? » ajouta le docteur.

Après le repas de midi, au moment où le docteur se préparait à la sieste, il entendit cris et battements de mains dans la ruelle. Arrivé dans la cour, il vit Tiémoko-Massa qui, pré-

cédé d'un jeune, se dirigeait vers la sortie. Il les suivit.

Dans la ruelle, un Père Blanc était entouré d'une troupe de gamins. À la vue du vieux, le Père oublia les enfants et s'immobilisa. Lui et Tiémoko-Massa se contemplèrent sans un mot.

Lorsque le docteur parut, le Père Blanc marqua sa surprise par « Oh ! ». Le docteur le reconnut. C'était le Père Dufrane. Le docteur se dirigea vers lui. Mais il fut devancé par Tiémoko-Massa. Le Père Dufrane et Tiémoko-Massa se saluèrent en vieille connaissance. Ils échangèrent quelques paroles à voix basse. À son tour, le docteur s'immobilisa, surpris. Tiémoko-Massa retourna dans la concession.

— Elle est bien bonne, fit le Père à l'adresse du docteur.

— De quoi s'agit-il ?

— Comment ? Tu ne comprends pas, mon petit ?

— Non, je ne comprends pas, fit le docteur, de plus en plus perplexe.

— Comment ? Comment ?

— Voyons, Père Dufrane, qu'y a-t-il ?

— Tu ne m'avais pas dit que tu connaissais le diable !

— Le diable ?

— Parbleu, Fotigui !

— C'est pas vrai !...

— Parfaitement, il m'a dit que tu es son fils. J'ai compris qu'il est un ami de ta famille.

— Fotigui ? Mais c'est Tiémoko-Massa, je l'ai connu quand j'étais enfant, s'écria le docteur.

— Eh bien, tu as connu Fotigui avant moi. Quelle histoire !

Le docteur hocha la tête plusieurs fois.

Ainsi donc, l'envoyé de son père, l'ami de longue date de son père, était le redoutable Fotigui dont lui avait parlé le Père Dufrane ! Le docteur était abasourdi. Mais désormais, pour lui, leur démarche ne pouvait qu'être couronnée de succès.

Le Père l'invita à rejoindre Fotigui, surtout à ne pas lui dire qu'ils étaient amis.

« Tiémoko-Massa ? Au fond j'aurais dû m'en douter. Il ne s'agit pas d'un nom, mais d'un titre qui signifie "Maître puissant". Fotigui règne donc également dans la ville ?... Qui n'y connaît Tiémoko-Massa ? » pensa le docteur, revenant vers l'ami de sa famille.

À quinze heures, ils se mirent en route. Tel que le docteur avait prévu, il fallait marcher. Les deux guides que le vieux avait recrutés ouvraient la marche.

Le docteur pensait à ce que le Père Dufrane lui avait dit de Fotigui, et surtout à ce qu'il avait tu. Il avait pour le vieux un profond respect auquel se mêlait un sentiment d'horreur. Il songeait à tous les forfaits que Tiémoko-Massa-Fotigui devait avoir commis.

« Les choses sont ainsi, se dit-il. Combien de Fotigui opèrent dans l'isolement des villages ? »

Il ne se serait jamais hasardé à lui demander quoi que ce fût. Mais son père le connaissait-il sous cet angle ? Était-il indispensable pour ce qu'ils désiraient ?

Le docteur observait Tiémoko-Massa-Fotigui, appuyé sur son bâton, l'air inoffensif... Terrible vieillard !

Il ne faisait pas très chaud. Il avait plu toute la nuit. Un vent frais les accompagnait ainsi que le pépiement des oiseaux, le bruissement des lézards dans les herbes.

Tiémoko-Massa-Fotigui se retourna, observa son compagnon et aussitôt entama un monologue :

« Le marabout blanc Dufrane n'est pas comme ses frères. Il est plus grand. L'invisible le visite. Les Blancs !... Les Blancs !... Pourquoi croient-ils que l'homme est grand quand il sait maîtriser la pierre, le fer et le feu ? J'ai dit au marabout blanc Dufrane : "Le monde des yeux, du nez, de la bouche et des mains... le monde du corps est celui des non-initiés."

« L'homme est surtout entente avec l'invisible. L'homme a son double qu'il doit comprendre. Vivre avec l'invisible est la voie de la vie. J'ai connu quelques Blancs. Plusieurs vivaient comme des étrangers sur la terre parce qu'ils méconnaissaient l'invisible. Quelques-uns m'ont écouté. D'autres m'ont dit : "La terre est vide." Ceux-là ne sont pas liés à la vie. La grandeur du Blanc engendre les rêves malades. Le Blanc domine le fer. Le Blanc domine le bois inerte. Le Blanc domine le feu et puis, et puis rien. Si : le vide, les rêves malades ou une soif de rêves que la vie ne peut vaincre. Posséder le visible ne rend ni grand, ni heureux. Posséder, c'est entrer en conflit avec soi-même, c'est se placer sous la loi de tout ce que l'on a désiré pour mieux saisir la vie.

« Celui qui a arraché N'Tomo à sa demeure

a perdu tout ce qu'il croyait être les voies d'un "plus être". Il n'a plus rien. Les Dieux l'ont perturbé. Il sera délivré. Bientôt, il périra, et la malédiction suivra sa famille.

« Oui, la maladie a deux sources : le visible et l'invisible. Chaque fois que l'homme entre en conflit avec le monde visible, la maladie le pénètre. Cette maladie-là peut être vaincue par le visible : les plantes, les animaux. Lorsque l'homme entre en conflit avec l'invisible, la maladie s'installe en lui. Mais cette maladie-là ne peut être vaincue que par l'invisible.

« Comment ceux qui méconnaissent la puissance de l'invisible peuvent-ils être soignés dans ce cas ? J'ai dit au marabout blanc Dufrane : "D'après les gens de la ville qui connaissent les guérisseurs blancs, un remède réputé guérir une maladie échoue parfois devant cette même maladie." Il m'a répondu : "C'est vrai." J'ai demandé pourquoi ? Il m'a dit : "Je ne sais pas." "C'est l'invisible", lui ai-je appris. "Je ne sais pas, je n'en sais rien", m'a-t-il dit. »

Le vieux se tut puis cracha.

Le docteur était déçu. Des questions avaient surgi dans son esprit. Notamment une. Le problème du « Korté », l'arme

magique des Bambara, connu depuis l'antiquité. On ne pouvait séjourner trois mois dans ce pays sans en entendre parler. Il agit à distance : d'un village à un autre, d'une ville à une autre et même d'un pays à un autre. Le docteur hésita puis renonça. Les vieux, il le savait, n'aimaient pas les questions. Peut-être qu'un jour, Tiémoko-Massa-Fotigui, de lui-même, lui enseignerait ce qu'il désirait tant savoir.

Les guides s'arrêtèrent à une centaine de mètres d'une petite agglomération apparemment inhabitée : murs délabrés, fondus, cases éventrées.

Une meute de chiens les accueillit, hurlant à la mort. Tiémoko-Massa-Fotigui s'arrêta, les chiens se turent. Le vieux Maître fit un pas vers eux et leva les yeux au ciel :

« Ceux qui sont seuls ne sont plus seuls. Tu es présent : témoin, compagnon, complice. Tu secondes, tu protèges, tu entends ce qui est inaccessible à l'ouïe des hommes. Tu sens ce qui est inaccessible à l'odorat des hommes. Tu te refuses à juger : ni pauvres, ni riches. Tu t'attaches aux pas qui viennent à toi, à la voix qui te donne un nom, au bras qui te bâtit un gîte, aux doigts qui courent sur ton échine,

et les hommes s'insultent par ton nom ! Ils ont peut-être oublié ton vrai nom : Fidélité.

« S'ils savaient entendre et sentir comme toi, la terre serait peut-être la demeure des invisibles ou un cercle de monstres. Tu sais saluer en eux l'invisible qu'ils portent dans leur tissu. Et tu sais débusquer le monstre qui se cache dans leur chair. Témoin, compagnon, ton message est entendu. Je te salue. À travers toi, je salue tous ceux qui vivent dans l'enceinte du village et que demain l'invisible interrogera sur les faits et gestes de chacun de nous. »

Tiémoko-Massa se tut. Puis il fit signe au docteur. Celui-ci vint à lui. Ils pénétrèrent à deux dans l'enceinte du village. En réalité, il n'y avait plus de village, mais des ruines au milieu desquelles se dressait un manguier puissamment vert. Cet arbre seul marquait la vie parmi ces pans de murs décharnés, ces briques rongées par les eaux, mutilées par les tornades. Ces toits et murs devenus des tas informes d'argile et de paille morte. L'odeur de terre mouillée les enveloppa. Bientôt la marche fut rendue malaisée par des monticules de terre qu'on aurait dit hérissés pour faire obstacle à des intrus. Enfin, ils arrivè-

rent à une maison qui n'appartenait pas à ce décor : murs bien crépis, solide enduit sans fissure, cases nettes aux toits propres. Elle donnait l'impression de narguer les ruines, de leur tenir tête, résolue à repousser tous leurs assauts. C'était le domicile du chef.

Ils y entrèrent et se trouvèrent en face d'un vieillard cousant des bandes de cotonnade. Longue poignée de main entre les deux anciens. Le docteur se crut oublié quand l'hôte leva sur lui des yeux étranges. Le docteur salua. Le chef, c'était lui, répondit par un hochement de tête. Aussitôt tomba un silence qui mit le docteur mal à l'aise. Le chef plissa le front comme s'il fouillait dans sa mémoire. Puis lentement, il s'anima, le regard vif.

— Je vous attendais, je vous ai attendus longtemps. Les autres sont partis, mais moi je devais vous attendre.

La voix du vieillard troubla le docteur. Le regard de Tiémoko-Massa-Fotigui, qu'il croisa, le glaça.

Mal à l'aise dans cette atmosphère, le docteur se retira. Il revint dans la petite ruelle humide devant le vestibule. Un sentiment de culpabilité l'oppressait. Il s'était solidarisé

avec Besnier. Il s'était engagé avec une certaine légèreté dans cette affaire.

Un vol de petits oiseaux s'abattit bruyamment sur le manguier. Le docteur leva les yeux.

Ce manguier, en qui le docteur avait vu en arrivant une victoire de la vie dans ce champ de ruines, lui apparut en baobab géant, chargé de gros fruits ovales avec leurs longues tiges. Le baobab s'étira, gagna en hauteur, devint une sorte de palmier lourd de têtes humaines aux visages torturés de douleur et de terreur. Aussitôt, des hurlements, des hurlements comme si le village avait été soudainement envahi par une foule de possédés. Puis tout s'apaisa en un bourdonnement long, continu. Le docteur était face à l'arbre, inhibé, pétrifié. Des sueurs froides dans le dos, en nappe sur le front. Sa tête se vidait. Il vacilla, s'appuya contre un mur et ferma les yeux. Combien de temps resta-t-il ainsi ? Il ne le sut jamais.

Une main se posa sur son épaule. Il sur-sauta.

— Que t'arrive-t-il ? fit la voix de Tiémoko-Massa-Fotigui.

Le docteur se mit à bafouiller en s'épongeant le front.

« Va chercher tes amis. »

Le docteur resta un temps indécis. Il hésitait à traverser les ruines qui le séparaient de la sortie. Tiémoko-Massa le contempla et hocha la tête. Le docteur prit la piste.

Dès qu'il eut pénétré dans ce qui avait été le village, Besnier, précédant sa fiancée et le docteur, se conduisit comme un automate. À pas rapides, ne se préoccupant plus de ses compagnons, il s'en allait comme poussé par une force obscure et irrésistible.

— Mais André, attends-nous ! lui lança Mlle Baune d'une voix paniquée.

Besnier semblait sourd. Son allure ne se modifia pas. Sa fiancée courut à lui. Le docteur en fit autant. Besnier était comme en lieu connu. Il se guidait sans hésitation. Mlle Baune lui prit le bras et le retint, essoufflée, pâle.

Besnier fit des efforts pour se dégager. Les yeux hagards. La tête courant d'une case à l'autre, d'un mur à l'autre. Le docteur devinait ce qui se passait. Il se souvenait des affreuses minutes qu'il venait de connaître devant le manguier. Il imaginait ce que Besnier,

l'homme qui avait fait profaner le sanctuaire, devait vivre face à ces ruines.

— Docteur, aidez-moi, cria Mlle Baune.

— Oui, Monsieur Besnier, Mademoiselle Baune a raison. Il faut me laisser vous guider, ce n'est pas facile.

Besnier ne répondit pas. Mlle Baune était désespérée. Elle s'agrippa à son fiancé, prête à hurler. Besnier, après quelques tentatives, cessa de s'agiter. Il devint comme fasciné. Raide, les yeux rivés aux cases et aux murs. Ils restèrent figés tous les trois sans un mot.

Le docteur eut le pressentiment d'un proche dénouement. Besnier n'était plus l'homme qu'il avait connu, un bouleversement s'opérait en lui : mais dans quel sens ? C'était la question qui angoissait le docteur. Qu'avait-il fait ? Pourquoi s'était-il écarté de ce qu'il avait appris ? Si Besnier se laissait envahir par la folie, il en serait responsable. Il en était à ces réflexions lorsque le vieux chef du village, suivi de Tiémoko-Massa-Fotigui, surgit de la case qui leur faisait face. Ils étaient à quelques mètres, trois, quatre, pas plus.

À la vue de Besnier, le vieux chef s'immobilisa. Lui et Besnier se fixèrent droit dans les

yeux quelques secondes, peut-être même quelques minutes.

Puis le vieux brandit son chasse-mouche et Besnier s'écroula. Mlle Baune hurla et se jeta sur son fiancé. Le docteur se précipita également.

— Ne le touche pas, cria Tiémoko-Massa-Fotigui.

Tout d'un coup, Mlle Baune s'élança vers le docteur.

— Regardez ! Regardez !...

— Quoi ? fit le docteur.

— Regardez autour de nous.

Le docteur, qui avait les yeux obstinément au sol comme s'il désirait ignorer les deux vieux, leva la tête et se raidit aussitôt.

Une foule d'hommes masqués, des centaines de N'Tomo, les cernaient. Le docteur, désarmé, serra son revolver au fond de sa poche. Tout le monde semblait attendre quelque chose. Besnier ouvrit les yeux. Il se redressa lentement. Soudain, il hurla :

— Ils ont tué M. Jules. Ils ont tué M. Jules, le gérant du campement est mort.

Les masques hurlèrent. Besnier s'écroula de nouveau.

— Il délire, Docteur, ils l'ont drogué, san-

glota Mademoiselle Baune contre la poitrine du docteur.

Deux hommes masqués avancèrent. Ils installèrent Besnier dans un hamac et s'engagèrent sur une piste que tout le monde suivit.

Le docteur et Mlle Baune furent conduits chacun dans une case. Besnier conduit au Bois Sacré.

Quand ils furent seuls dans cette grande concession, Mlle Baune vint rejoindre le docteur dans sa case.

— Excusez-moi, je ne peux rester seule.

— Oui, je comprends.

Elle ne dit plus rien. Elle était à bout de forces. Ils s'endormirent.

Trois jeunes villageoises les réveillèrent et leur présentèrent des poulets grillés, du maïs, des champignons frits et du lait. Il faisait nuit. Cependant le docteur n'avait pas l'impression d'avoir dormi longtemps.

La cour était grouillante de monde. Tiémoko-Massa-Fotigui, qui était venu à eux, leur fit signe. Ils le suivirent à travers les

ruelles. Ils se trouvèrent bientôt face à une foule immense. Mlle Baune, impressionnée, se serra contre le docteur et lui prit le bras. Le docteur s'immobilisa un temps. Il eut le sentiment qu'il s'agissait d'un procès : le leur. Il voyait des regards haineux, des doigts pointés vers eux comme des lances ou des flèches qui tuent. Il entendait des huées. Il sentait le silence de la haine. Le docteur marchait, souhaitant de tout son être un orage violent qui disperserait ces gens. Mlle Baune, haletante, était toujours agrippée à son bras, le souffle brûlant.

La foule formait un vaste cercle. Au centre, un pilier de briques d'argile haut de deux mètres environ. Sur ce pilier, une masse couverte d'un large tissu rouge-sang orné de cauris : N'Tomo. Une cinquantaine de jeunes filles, torse nu, pagne bleu autour des reins avec une ceinture de trois rangées de cauris lui constituaient une haie dont chaque bout était violemment éclairé par un feu de bois. Douze tam-tams de plus d'un mètre de hauteur s'alignaient du côté est, avec les batteurs dans une immobilité de statue. À l'opposé, les vieux du village. Le silence les accueillit. À peine furent-ils installés qu'en face d'eux la

foule s'écarta pour laisser passer les porteurs du hamac dans lequel Besnier dormait toujours sous une couverture rouge-sang. Mlle Baune sursauta.

— Ils l'ont drogué, Docteur ?

— Je ne crois pas, enfin nous verrons !

Les porteurs s'arrêtèrent contre le piédestal de N'Tomo. Le silence. Quelques secondes s'écoulèrent.

Soudain, roulement des tambours, grondement de tonnerre d'abord lointain, qui se rapprocha progressivement pour éclater, assourdissant. Mains aux hanches, les danseuses entonnèrent :

« D'autres hommes m'ont dit : "Tes Dieux sont morts, seul le nôtre est en vie, viens à lui." »

« J'ai répondu : "Les Dieux morts sont puissants, un Dieu ne vit ni ne meurt." »

Les deux colonnes de jeunes filles s'animèrent. Pieds joints, les danseuses sautillaient en cadence, les mains derrière le dos, la poitrine agressive. Les torses nus rougeoyaient sous le reflet des flammes.

« Et j'ai répondu : "Les Dieux morts sont puissants." »

Les tam-tams changèrent de rythme. Ils

devinrent graves, profonds. Les danseuses, les bras levés comme si elles imploraient quelque Dieu, bondissaient, la jambe droite en avant. Puis elles s'arrêtaient tandis que le torse accomplissait un va-et-vient cadencé.

Soudain, un homme avança vers Besnier. C'était un Blanc habillé de la tunique couleur terre des vieux. Une fille le rejoignit avec unealebasse remplie d'un liquide sombre. L'homme ôta son bonnet. Il trempa dans laalebasse le chasse-mouche qu'il avait à la main. Il aspergea Besnier.

— C'est pas vrai... C'est pas vrai..., répéta mademoiselle Baune, les doigts crispés sur le bras du docteur.

Le docteur se tourna vers elle, interrogateur.

— L'homme... le Blanc... je croyais un Albinos... c'est Soret, celui qui fut le compagnon d'André. Je l'ai vu en photo. Je le reconnais.

— Soret, murmura le docteur qui hocha la tête avec un rictus.

— Oui, c'est bien lui !

Soret fit demi-tour et disparut dans la foule.

Quelques secondes plus tard, Besnier se

redressa dans le hamac. Aussitôt les tam-tams ralentirent. Les danseuses changèrent de pas, lentes enjambées, les mains croisées sur la tête.

« Dieu ne vit ni ne meurt. »

Besnier descendit du hamac. Les tam-tams se turent. Les danseuses se figèrent. Le silence couvrit la place. Besnier marcha droit vers une danseuse. La danseuse vint à sa rencontre. Ils s'arrêtèrent un temps, l'un face à l'autre.

« Tout doit s'accomplir ! », hurlèrent des voix mystérieuses qui semblaient venir des arbres.

« Tout doit s'accomplir ! », reprit la foule.

Besnier fit un pas vers la danseuse. La danseuse fit un pas vers Besnier.

« Tout doit s'accomplir ! », hurlèrent des voix qui semblaient venir des arbres.

« Tout doit s'accomplir ! », reprit la foule.

Besnier et la danseuse vinrent l'un contre l'autre. Puis la main dans la main, ils quittèrent le cercle...

La cérémonie avait pris fin à l'aube. De retour dans sa case, le docteur méditait, tout habillé sur le lit de bambou. Les heures qu'il venait de vivre emplissaient son esprit. Danseuses à travers les flammes comme pour se purifier. Danseuses à pas lents, les mains sur la tête, comme implorant le pardon du Dieu offensé.

N'Tomo sur son socle d'argile. Dieu muet. Dieu de bois... Mais Dieu à jamais vivant pour ces hommes et ces femmes qui l'avaient tant attendu... Ces hommes et ces femmes pour qui sa disparition avait privé l'univers de son âme. Le docteur méditait. Il était troublé par la dernière scène de la cérémonie.

Besnier et la danseuse... Les mots hurlés par des voix mystérieuses et repris par la foule.

« Tout doit s'accomplir ! »

« Tout doit s'accomplir ! »

Le docteur attendait. Sans doute Tiémoko-Massa-Fotigui viendrait-il, il l'espérait. Alors, il saurait. Il comprendrait.

Mais au lieu du vieux, ce fut le commis Doumbia qu'un villageois conduisit dans la case du docteur. Le même Doumbia qui, au

dispensaire, lui avait rapporté l'entretien du chef de la Circonscription et de Mademoiselle Baune. Surprise du docteur.

— Toi ici ?

Doumbia lui tendit une lettre.

— De la part du gendarme.

Le docteur décacheta la lettre.

Cher Docteur,

« Jules s'est suicidé. Un coup de pistolet en pleine tempe. Il a pensé ainsi résoudre ses problèmes. Naturellement, il était fait. Rien à dire. Mais de là à se supprimer ! »

Mes respects.

Rétaud.

Le docteur froissa la note entre ses doigts.
« Le pauvre », murmura-t-il.

— Connaissez-vous M. Jules ? interrogea Doumbia.

— Non, je ne le connaissais pas. Je l'ai vu ici pour la première fois à mon arrivée... Pourquoi cette question ?

Doumbia leva les yeux au ciel.

« Pourquoi cette question ? » reprit le docteur.

— C'est M. Jules qui, il y a trois ans, a fait enlever N'Tomo à son sanctuaire pour le vendre à votre ami Besnier. Tout a été fait par l'intermédiaire de Nantouma, le gardien du campement qui vient de mourir également, encorné par un taureau échappé de l'abattoir.

« À l'époque, M. Jules était le gérant du Grand Hôtel Campement de la capitale. Il avait Nantouma pour planton. Disons que Nantouma était son homme à tout faire, car M. Jules s'occupait de mille choses : transports, commerce de cuirs et peaux et d'articles artisanaux, entre autres.

« Un jour, M. Jules a demandé à Nantouma de lui trouver un N'Tomo authentique. Nantouma s'y est refusé. M. Jules l'a menacé de le mettre à la porte.

— Tu es originaire du Kouroulamini, une zone fétichiste. Tu dois pouvoir me trouver cette idole. Tu me la trouves, sinon je te mets à la porte. Je ne veux pas de superstitieux chez moi, lui hurla-t-il plusieurs fois.

« Il faut dire que M. Jules terrorisait Nantouma qu'il savait quelque peu simple d'es-

prit. Nantouma finit donc par violer le sanctuaire pour s'emparer de N'Tomo.

« Mais du jour où M. Jules a eu N'Tomo entre ses mains, il n'a connu que des déboires.

« Des deux camions de transport qu'il possédait, l'un a pris feu et l'autre est tombé dans la Grande Rivière Blanche. Son commerce périclita. Il perdit la gérance du Grand Hôtel Campement de la capitale pour se voir relégué dans le campement de brousse où vous l'avez connu.

« Après ses malheurs, il se décida à consulter quelques grands Maîtres, dont Fotigui. Tous lui dirent la même chose : "Retrouve N'Tomo, apaise les Dieux et quitte le pays. Si N'Tomo ne revient pas, malheur à toi ; tu perdras l'esprit. Si N'Tomo est ramené par quelqu'un d'autre, malheur à toi : tu perdras l'esprit et ceux qui t'entourent seront marqués à jamais. Si d'aventure tu nourris l'intention de faire le moindre mal à celui qui détient N'Tomo, tu ne réussiras pas car il est protégé contre tous les hommes. Malheur à toi... Malheur à toi... tu perdras d'abord les esprits, la vie ensuite."

« M. Jules n'avait qu'une ressource : s'em-

parer de N'Tomo à l'insu de M. Besnier. Il en a nourri le projet. Mais le domestique qu'il avait chargé de l'opération nous en avait informés. Nous avons enlevé N'Tomo du campement sans que personne ne s'en aperçoive. D'ailleurs, comme il y avait toujours quelqu'un dans la case où se trouvait N'Tomo, votre ami Besnier ou sa fiancée, M. Jules comprit qu'il ne pouvait réussir ce qu'il voulait. Il conçut alors, en dépit des mises en garde, l'idée d'éliminer M. Besnier. Il a cherché à agir par personnes interposées : le gardien Nantouma, le commandant ou les domestiques. Il croyait ainsi détourner la malédiction vers un de ceux-là. Malheureusement pour lui, on ne peut pas tromper les Dieux. »

Le docteur se prit le front. Le serpent tué par Mlle Baune dans la chambre de Besnier, la démarche de M. Jules pour envoyer Besnier parmi les fous... L'arsenic qui sur les ordres de M. Jules devait être versé par petites doses dans l'eau de boisson de Besnier... Par tout cela le docteur avait compris que M. Jules n'avait pas beaucoup de sympathie pour Besnier et qu'il cherchait à le détruire. Mais le docteur n'avait pas imaginé une

seconde que M. Jules pouvait avoir été l'instigateur du viol du sanctuaire. Il s'était arrêté à l'idée que Besnier et Jules, coloniaux tous deux, pouvaient avoir quelque vieux compte à régler. Ce genre d'inimitié était monnaie courante entre expatriés.

Le docteur resta comme abasourdi quelques secondes. Il pensait à Besnier qui, dans son délire, avait hurlé : « Ils ont tué M. Jules. Ils ont tué M. Jules. » Délire ? Vision ?

Le docteur pensait à Mlle Baune lorsqu'elle apprendrait la mort de M. Jules. Elle aussi avait entendu Besnier hurler : « Ils ont tué M. Jules. Ils ont tué M. Jules. »

— Délire... délire..., murmura le docteur.

Doumbia contemplait le docteur. Un temps s'écoula.

— Je peux me retirer, Docteur ?

Le docteur sursauta. Il avait oublié Doumbia. Il se mit debout, fit deux pas vers Doumbia, le regarda droit dans les yeux :

— Doumbia, qui es-tu ?

Ils se fixèrent.

— Qui es-tu, Doumbia ? reprit le docteur.

Doumbia eut un rictus et, d'une voix lointaine :

— Je suis le dernier, le plus minable des disciples du grand Maître Fotigui. Mes camarades m'avaient chargé de pénétrer le monde secret de nos pères afin de faire la lumière sur la grande question du jour : le Savoir Secret ou, si l'on préfère, l'Autre Savoir dont parlent nos pères, existe-t-il ou, comme nous ont enseigné les Blancs, s'agit-il d'un tissu de superstition ou de charlatanerie ? J'ai vu, j'ai vu et j'ai cru. Vous êtes bambara comme moi, docteur. Nous sommes de la même grande famille. Vous avez connu, ne serait-ce que l'antichambre de ce Savoir Secret. Des esprits supérieurs vous en ouvriront certainement l'accès, car vous êtes un privilégié. Fotigui vous tient pour un fils digne de la plus haute estime. Pour le moment, ce que j'ai à vous dire, à vous qui êtes médecin, est ceci : des malades déclarés incurables par vos prédécesseurs ont été soignés et guéris sous mes yeux par nos grands Maîtres. Cela paraît banal. Certains médecins de chez nous, écrasés par le travail que vous connaissez, sont prompts à déclarer tel malade « incurable ». Quelquefois un médecin soigne et guérit tel malade déclaré « incurable » par un autre médecin. Mais j'ai vu nos Maîtres soi-

gner certaines maladies généralement considérées comme incurables.

— Citez m'en quelques-unes.

— Non, Docteur. Cela s'apprend de l'intérieur, vous verrez très bientôt. Voyez-vous, j'ai abordé ce monde avec scepticisme, désinvolture et même ironie. Mais au fil des jours, ce monde m'a pris et m'a envahi comme l'amour d'une femme. Je comprends à présent pourquoi les premières cérémonies d'initiation sont appelées Noces Sacrées. Il s'agit d'un véritable mariage avec quelque chose dont on ne soupçonnait même pas l'existence, quelque chose qui vous possède et qui s'ancre en vous avec une telle force que vous vous demandez comment vous avez pu vivre jusqu'ici sans cela. Il s'agit véritablement de Noces Sacrées. Chacun y vient par ses propres voies, j'allais dire par ses propres moyens. Votre ami Besnier y est venu en jouant... Je serai heureux, docteur, de vous revoir lorsqu'ils vous enseigneront les liens qui existent entre le destin de l'homme et les saisons, le destin de l'homme et les mois, le destin de l'homme et les jours. J'aimerais savoir comment vous réagirez lorsqu'ils vous démontreront que chaque destin est lié à un

groupe de plantes, à une espèce animale et même à un métal. Je ne vous en dis pas plus. Je me suis déjà trop aventuré. Maître de demain, je te salue.

Le docteur et Doumbia se regardèrent un temps en silence. Le docteur leva les yeux sur l'horizon et murmura : « Le destin de l'homme..., les saisons..., les mois..., les jours... Le destin de l'homme..., les plantes..., les métaux..., les animaux... Que de choses, Doumbia !... Mais laissons cela au futur, nous aurons l'occasion d'en reparler plus tard. Pour le moment, une question me préoccupe. Tout à l'heure, en parlant de M. Jules et de ses tentatives de s'emparer de N'Tomo dans la case de Besnier, tu m'as dit : « Nous avons enlevé N'Tomo du campement. » Avec qui as-tu fait cela ? Avec qui es-tu ? »

Doumbia resta muet quelques secondes.

— À présent, je peux vous le dire : Nous, ce sont les domestiques, le gendarme, le juge et moi.

— Le gendarme et le juge ?

— Oui, cela paraît invraisemblable, je le conçois. Mais voyez-vous, quelques Européens partagent avec nous les secrets du vieux monde, certains occupent même une

place importante dans la hiérarchie, tel le gendarme qui a été admis dans la secte du Coq.

— Ce n'est pas possible. Le gendarme est fou de chasse, je le sais, je le vois. Or, les membres de la secte du Coq ne doivent ni tuer, ni consommer de la viande. Les choses ont donc changé ?

— Vous savez, les Européens qui sont avec nous ont un comportement public d'emprunt. C'est là un jeu dont le but est de dérouter les gens. Les allures de personnage falot du gendarme constituent le bouclier derrière lequel il abrite son secret. Vous rendez-vous compte, si ses supérieurs arrivaient à soupçonner ce qu'il est en réalité ? Oui, il a toujours son fusil, comme vous le voyez, mais il ne tue jamais. Mieux, quand il aperçoit un animal à portée de fusil, il tire en l'air pour l'éloigner du danger. Ceux qui ne savent rien de sa vie secrète le tiennent pour le plus maladroit de la région. Tout le monde se rit de lui... Le juge est encore nouveau, mais tout laisse croire qu'il ira loin.

Le docteur leva encore les yeux sur l'horizon et soupira.

— Doumbia, au cours de la cérémonie, j'ai

aperçu un Blanc. Je crois qu'il s'agit d'un certain Soret. Qui est-il ?

— Vous le connaissiez ?...

— Oui... enfin...

— Eh bien, il ne s'appelle plus Soret... Il a un autre nom que vous apprendrez plus tard. Ce que je peux vous dire, c'est qu'il est à présent le quatrième Maître du pays. Il est membre du cinquième Sommet. Deux hommes seulement sont au sixième, un seul au septième : Fotigui.

Un vieux parut dans l'encadrement de la porte.

Doumbia se tourna vers lui et le salua. Le vieux tira Doumbia dans la cour quelques instants. Ensuite, ils revinrent ensemble...

— Docteur, le Maître Fotigui est parti. Il ne reviendra plus. Sa place est désormais parmi les esprits pour lesquels il a tant œuvré. L'homme qui a été choisi pour le remplacer vous attend dans la case à côté.

Ils se rendirent dans cette case. Le docteur salua le vieux, longuement.

— Docteur, dit Doumbia, votre ami Besnier est libéré, mais son monde ne le reverra plus.

Le docteur sursauta :

— Comment ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Il a choisi, docteur, c'est tout.

Le silence tomba, le docteur tourna en rond.

— Et sa fiancée ?

— Sa fiancée ?

— Oui, sa fiancée. Qu'est-ce que je vais lui dire ?...

— Vous n'avez rien à lui dire.

— Comment, je n'ai rien à lui dire ?

— Oui, vous n'avez rien à lui dire parce qu'elle sait tout.

— Comment, elle sait tout et elle n'a rien dit ?

— L'heure n'était peut-être pas venue. Voyez-vous, docteur, le vieux Fotigui a dit : « Chacun de nous a son conflit avec son N'Tomo. Heureux celui qui arrive à la paix. Heureux celui qui arrive à le savoir et s'engage dans la voie de la paix. »

Le docteur fixa Doumbia. Le silence tomba de nouveau. Sans un mot, Doumbia et les deux vieux s'en allèrent. Le docteur retourna dans sa case. Il s'allongea, soupira et ferma les yeux.

Mlle Baune arriva.

Le docteur lui abandonna le lit de bambou et prit une natte. Mlle Baune s'installa. Ils se

regardèrent longuement. Mlle Baune soupira et leva les yeux sur la lucarne. Soudain, le tam-tam résonna dans la ruelle. Le docteur se mit debout, tendu. Mlle Baune se tourna vers lui, le regard interrogateur. Une voix de femme domina le tam-tam :

« Fils du crépuscule, fils de l'immense nuit parée de tous ses astres. Toi qui n'adores pas le soleil. Toi qui ne crains pas le soleil. Toi qui as dans tes fibres le feu et la puissance du soleil. Toi qui refuses la tutelle du temps. Toi qui côtoies le temps, l'enjambes et sais le dompter par le rythme de ta vie, par ta musique et par ton rire. Toi qui sais refuser une vie absente de rêve. Toi qui demain deviendras le rêve de tous. Les chants sont pour toi, les danses sont pour toi. »

Le tam-tam s'anima puis lentement s'estompa. Une voix d'homme le relaya :

« La musique appelle ceux que la grande vérité a liés. Les pas des danseurs rythment

la musique des temps. Que l'aurore et le crépuscule s'unissent pour la gloire du plus grand jour. Que le soleil et la nuit fusionnent pour le règne de l'éternel matin. »

Le silence revint, brutal, total, absolu. Le docteur et Mlle Baune se regardèrent longuement, curieusement. Soudain, une voix hurla :

« Tout doit s'accomplir ! »

D'autres voix reprirent :

« Tout doit s'accomplir ! »

Dans la cour, dans la rue, mille voix.

« Tout doit s'accomplir ! »

Le docteur se précipita dans la cour.

— Non, non, Docteur..., ne me laissez pas seule !...

Mlle Baune courut le rejoindre et lui prit le bras.

Les voix hurlaient :

« Tout doit s'accomplir ! Tout doit s'accomplir ! »

Le docteur et Mlle Baune arrivèrent dans le vestibule. Le vieux chef était là, seul. Sans un mot, il se mit debout et marcha devant eux.

Les voix hurlaient :

« Tout doit s'accomplir ! »

Sur la place, des dizaines de jeunes gens brandissaient des tisons rouges comme si les étoiles s'étaient habillées de pourpre pour descendre vers les hommes.

Les voix hurlaient :

« Tout doit s'accomplir ! »

Le docteur et Mlle Baune montèrent sur un tertre. Des flammes jaillirent autour du tertre. Flammes roses, rouges, bleues.

En face, sur un autre tertre, des jeunes garçons vêtus de la longue tunique blanche des circoncis.

Les voix hurlaient :

« Tout doit s'accomplir ! Tout doit s'accomplir ! »

Soudain les voix s'enflèrent, grondèrent, puis plus rien. La nuit. Les tisons rouges. Les flammes.

Enfin, un murmure long, profond, puis un chœur : celui des jeunes garçons en longues tuniques blanches :

« Accorde-nous la vertu de la liane qui unit et apporte à la brousse l'immense harmonie du fleuve.

« Accorde-nous l'audace du torrent,

« L'audace du refus,

« Ferme-nous à la médiocrité des pourvus,

« À l'opulence du désœuvrement,

« Fais de nous les guerriers de l'Empire du Silence,

« Les obstinés bâtisseurs de la case intérieure,

« Comme les Astres, enrichis-nous pour toutes les cases,

« Pour tous les villages, pour toutes les terres. »

Les tisons rouges, comme des étoiles, fusionnèrent. L'aurore rebelle avait transpercé la nuit pour prendre possession du monde.

**Éditions Présence Africaine,
littérature,
dernières parutions**

Entre hyènes et chacals. Angela CIMINO-CREUSSON (F)
330 pages, 13,5x20 cm, ISBN 2-7087-0575-X

Mémoires d'un paysan,
Jean-Baptiste DAN GUIMANDA (CEN)
136 pages, 13,5x20 cm, ISBN 2-7087-0586-5

Le paradis du nord, J. R. ESSOMBA (CAM)
168 pages, 13,5x20 cm, ISBN 2-7087-0612-8

Le gouverneur du territoire, Alioum FANTOURE (GUI)
228 pages, 13,5x20 cm, ISBN 2-7087-0590-3

Aimé Césaire, poète noir, Hubert JUIN (F)
essai littéraire
112 pages, 11,5x18 cm, ISBN 2-7087-0591-1

Les chauves-souris, Bernard NANGA (CAM) format poche
282 pages, 11x17,5 cm, ISBN 2-7087-0602-0

« Lire... » le Discours sur le colonialisme, Georges NGAL
(ZAI)
144 pages, 13,5x21 cm, ISBN 2-7087-0581-4

Saint Monsieur Baly, Williams SASSINE (GUI)
format poche
182 pages, 11x17,5 cm, ISBN 2-7087-0595-4

Guelwaar, Ousmane SEMBÈNE (SEN)
160 pages, 13,5×20 cm, ISBN 2-7087-0605-5

***L'ordre des phénomènes*, Jean-Baptiste TATI LOUTARD (CNG)**
Recueil de poèmes.
112 pages, 14×19 cm, ISBN 2-7087-0613-6

Terre plurielle, Maryam, une mémoire déracinée
Anne TIDDIS (F)
160 pages, 13,5×20 cm, ISBN 2-7087-0592-X

***Bamikilé*, Nouréini TIDJANI-SERPOS (BEN)**
168 pages, 13,5×20 cm, ISBN 2-7087-0606-3

***Le soleil brisé*,
Francesca VELAYOUDOM-FAITHFUL (GUA)**
352 pages, 13,5×20 cm, ISBN 2-7087-0607-1

***L'impasse*, Daniel BIYAOULA (CNG)**
328 pages, 13,5×20 cm, ISBN 2-7087-0614-4

***Les ravins de l'exil, contes barbares*,
Anne TIDDIS (F) nouvelles**
180 pages, 13,5×20 cm, ISBN 2-7087-0620-9

***Un nègre à Paris*,
Bernard B. DADIÉ (CI) réimpression**
218 pages, 12×18 cm, ISBN 2-7087-0618-7

***La nuit des griots, ou les contes du griot, tome 2*,
Kama KAMANDA (ZAI) contes**
304 pages, 13,5×21 cm, ISBN 2-7087-0626-8

Laghia de la mort,

Joseph ZOBEL (MAR) nouvelles, réédition

112 pages, 12×18 cm, ISBN 2-7087-0623-3

Léopold Sédar Senghor

et la revue Présence Africaine

Textes de Léopold Sédar SENGHOR (SEN) littérature

256 pages, 13,5×21,5 cm, ISBN 2-7087-0621-7